



*La ruche
& la barque*

*Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel
Deux vies à la suite du Christ*

A portrait of Marie Eugénie, a woman in a white headscarf, looking thoughtfully to the side with her hand resting on her chin. The image is semi-transparent and serves as a background for the text on the left side of the page.

Marie Eugénie

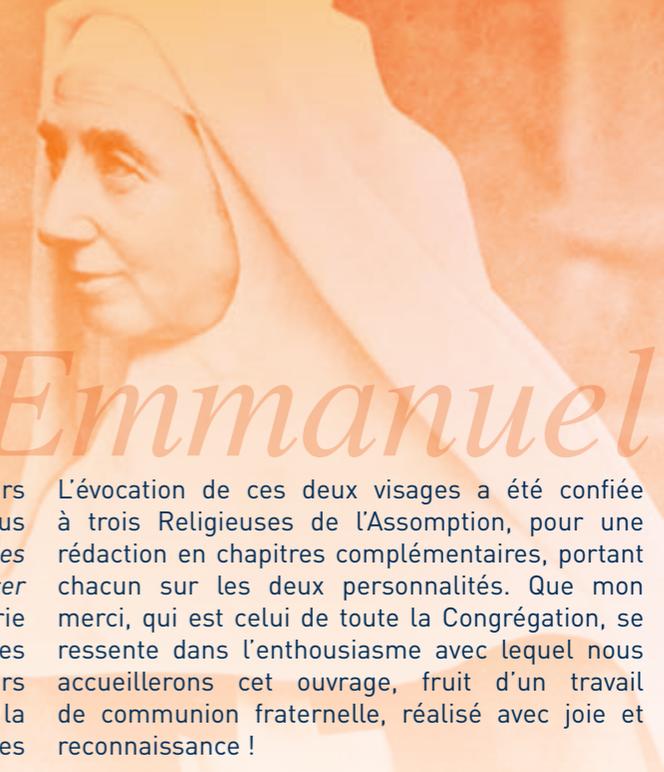
Un bicentenaire, cela se célèbre. À plus forte raison lorsqu'il s'agit de nos Mères, celles à qui nous devons la vie de la Congrégation !

En fêtant l'anniversaire de la naissance d'Anne-Marie-Eugénie Milleret et de Catherine-Gertrude O'Neill, c'est leur vie entière que nous voulons célébrer, ainsi que leur amitié au service d'une fondation, d'un projet.

Cette amitié leur a permis de braver bien des écueils se dressant sur la route de l'Assomption naissante. Accueillie comme un don, elle s'est tissée à travers ombres et lumières, pétrie d'une humanité qui entre en résonance avec

le Mystère de l'Incarnation, fondement de la Congrégation. Notre célébration est une immense action de grâce pour ce chemin d'amitié et pour la « *grâce particulière* » de chacune de ces deux femmes, qui se sont laissées guider par la main amoureuse de Dieu, déployant toutes leurs énergies au service du Royaume.

Ce livre rend un vibrant hommage à la fécondité du charisme qu'elles ont façonné, mettant en commun la richesse de leur personnalité et de leur vie spirituelle, un charisme qui les a fait vivre et qu'elles nous ont légué.

A portrait of Thérèse Emmanuel, a woman in a white headscarf, looking towards the left. The image is semi-transparent and serves as a background for the text on the right side of the page.

Thérèse Emmanuel

En contemplant le vitrail multicolore de leurs vies traversées par la lumière de Dieu, nous comprenons combien « *les amis sont des compagnons de voyage, qui nous aident à avancer sur le chemin...* » En effet, jusqu'à leur mort, Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel ont été de vraies compagnes de voyage pour les premières sœurs de la Congrégation, s'entraïdant afin de guider la « *barque* » ou d'animer la « *ruche* », deux images pour une même œuvre.

Chacune à sa manière, l'une et l'autre ont posé les fondations de la Congrégation, sur lesquelles des générations de sœurs ont poursuivi la construction, nous laissant la responsabilité d'enrichir cet héritage, d'en vivre et de le partager.

L'évocation de ces deux visages a été confiée à trois Religieuses de l'Assomption, pour une rédaction en chapitres complémentaires, portant chacun sur les deux personnalités. Que mon merci, qui est celui de toute la Congrégation, se ressente dans l'enthousiasme avec lequel nous accueillerons cet ouvrage, fruit d'un travail de communion fraternelle, réalisé avec joie et reconnaissance !

Puisse donc la lecture de cet ouvrage nous conduire sur le chemin tracé par nos deux Mères « *jumelles* », à la manière d'une renaissance !

Sœur Martine Tapsoba
Supérieure Générale

*« Comme mon coeur s'élargit,
quelle intuition d'amour infini
Dieu y jette quelquefois,
je sens comme une dilatation d'amour,
je me sens devenir meilleure
et cette augmentation,
de la vie du coeur, de la vie de l'âme...
est une joie indicible. »¹*

Sainte Marie Eugénie



Dieu avait sur elle de grandes vues

« Dieu avait sur elle de grandes vues (...) Dieu l'avait bien destinée pour son œuvre et elle devait être après Notre Mère bien-aimée et avec elle, la principale pierre fondamentale.

Elle avait une haute intelligence, une nature forte, généreuse, indépendante, fière et même un peu dédaigneuse ; on sentait que cette nature si richement douée ne plierait que sous le joug de l'amour divin. Elle avait reçu une éducation brillante et complète.

On trouvait chez elle ce noble enthousiasme irlandais pour tout ce qui est grand et beau.

À tout cela elle joignait une simplicité qui parfois allait jusqu'à la naïveté et qui avait beaucoup de charme. »

Extrait des mémoires de Marie Thérèse²

C'est dans une belle demeure de Limerick, ville irlandaise située à l'embouchure du fleuve Shannon, que Kate O'Neill vient au monde le 3 mai 1817, avec un jumeau qui mourra peu après.

Dans sa corbeille de naissance, se trouvent les fruits de l'héritage familial : la détermination, la foi et l'amour des pauvres. Le blason de la famille O'Neill rappelle en effet le courage d'un ancêtre qui, selon la légende, avait eu l'idée de se couper la main droite

■ 1 Marie Eugénie, Notes Intimes n°154/01, 1837

■ 2 Marie Thérèse (Joséphine de Commarque), Mémoires 1874 - M01 - I n°1, p.6



Elle mourut quelques instants plus tard. Kate n'avait que 7 ans; M. O'Neill se trouva seul avec 3 jeunes enfants et conduisit ses deux filles, Kate et Marianne, au couvent d'York, qui accueillait toutes les jeunes filles nobles de la région.

et de la lancer devant lui afin de toucher le premier la terre d'Irlande, ce qui lui permit de devenir roi. Le père de Kate, Alan Francis, et sa mère, Emily Howley, expriment leur foi chacun à sa manière : monsieur O'Neill qui aime le luxe mais récite chaque jour le chapelet, déclarera à l'annonce de sa ruine : « *Le Seigneur avait donné, Le Seigneur a ôté, que son Saint Nom soit béni...* »³

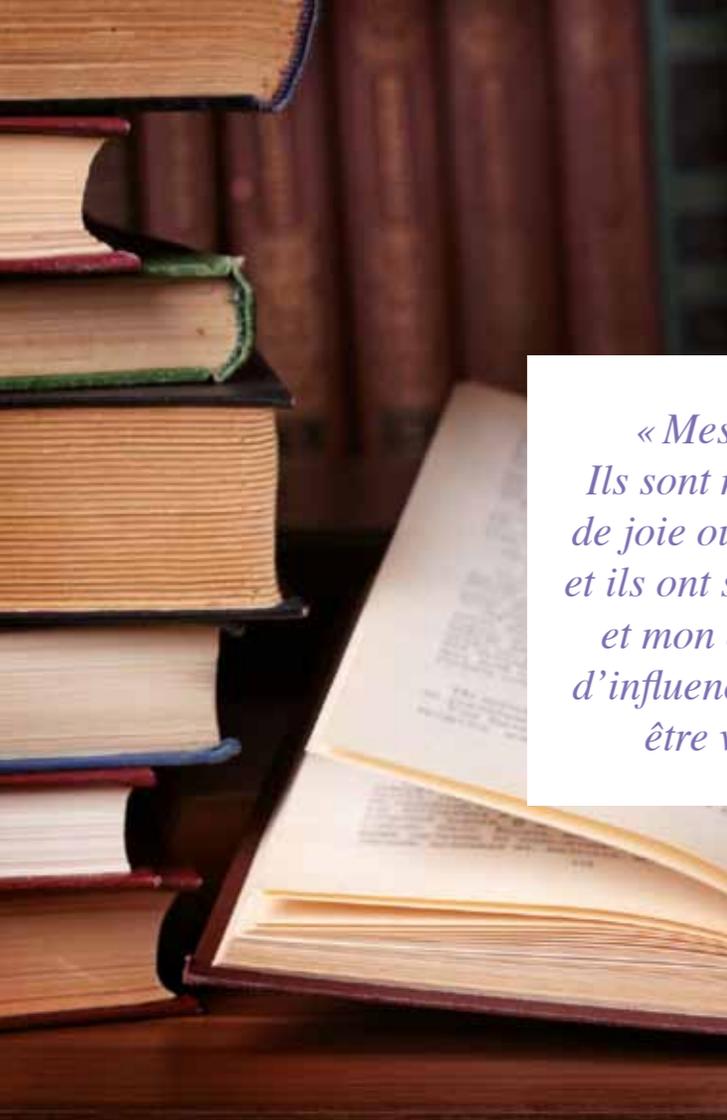
La mère de Kate, elle, exprime sa piété à travers son amour pour les pauvres. Au soir de sa mort, alors qu'elle avait déjà fait l'aumône plusieurs fois, elle voulut qu'on donnât quelque chose à un mendiant qui se présentait. À sa sœur qui pensait qu'elle donnait trop, elle répondit : « *La charité, Marguerite, la charité...* » Ce furent ses dernières paroles.

Kate découvre les règles austères du lieu et s'associe à la « *confrérie de l'humilité* », stimulante pour sa foi. C'est à York qu'elle fait sa première communion, au soir de Noël 1827, et qu'elle sent naître l'appel à la vie religieuse. Fascinée par la sainteté et l'idée de « *pureté* », elle ne peut envisager une autre manière de vivre pour Dieu. Elle n'a qu'un désir : Lui offrir sa vie, travailler pour Lui.

A 13 ans, elle tombe malade et une religieuse lui suggère de ne pas perdre de temps afin de sanctifier les années qui lui restent. Kate, elle, n'envisage pas du tout une mort imminente : « *Elle voulait que je meure mais moi je sentais bien que je voulais vivre et que j'avais à travailler pour Dieu.* »

■ 3 Cf. Job 1, 21





« *Mes livres...
Ils sont mon monde
de joie ou de chagrin
et ils ont sur mon âme
et mon esprit plus
d'influence qu'aucun
être vivant.* »

Un autre jour, elle s'est légèrement blessée et sa vieille bonne la rassure en lui disant qu'elle ne va pas mourir ; elle se réjouit car elle aurait eu du chagrin à la pensée qu'elle pouvait mourir sans avoir rien fait pour Dieu. Mais M. O'Neill s'inquiète pour la santé de ses filles en raison de l'austérité du couvent d'York ; en 1834, il les fait entrer à New Hall. La « *liberté* » y est le maître-mot, dilatant

le cœur de Kate qui trouve sa joie dans la solennité de l'Office et l'élévation des études, caractéristiques qu'elle introduira dans la forme de vie des Religieuses, de l'Assomption. Son désir de vie spirituelle se renforce ; son intelligence remue en elle mille questions et interroge sa foi. Elle regrette seulement de ne pas être encouragée par son confesseur, un « *éteignoir* », dit-elle.

En réponse à ses questions, il se contente en effet de répondre : « *Laissez cela tranquille (...) N'y pensez plus* ». Cela ne suffira pas pour ralentir la quête intérieure de Kate qui doit quitter New Hall à

17 ans, en raison d'une maladie. Elle en garde un grand amour pour la vie monastique et son goût de la liturgie qui, associée aux études, forme l'intelligence et le cœur.

Marianne a devancé Kate de quelques mois ; ensemble, elles retrouvent la vie mondaine auprès de leur père et de leur famille, bénéficiant de l'hospitalité simple et franche, caractéristique de l'Irlande. Kate est jolie, intelligente ; son père possède une belle propriété. Elle est donc courtisée mais ne perd pas de vue son désir d'être religieuse. Elle se demande si le monde n'est vraiment qu'« *une bulle de savon creuse et vide* », où règnent « *la vanité, le péché, la passion et la lutte* » et s'il n'est pas utopique d'imaginer que la vie cloîtrée est un asile de paix et de tranquillité⁴.

Elle perçoit que la vie commune doit avoir des côtés très pénibles, comme, dit-elle, de petites morsures d'insectes qu'il faut mettre à distance. Considérant que la vie heureuse dans le monde n'est qu'un bonheur passager et devinant que l'affection humaine ne suffira jamais à combler son désir d'aimer - « *N'est-il pas bien meilleur de donner à Dieu ces affections qu'aucune créature ne pourra satisfaire et lui dévouer ma petite vie ?* » -,

elle s'interroge pourtant sur sa propre capacité à quitter l'esprit du monde pour entrer dans celui de Dieu : « *Cette continuelle abnégation de la volonté et de l'esprit, cette séparation de tous les sujets d'intérêt profane, pourrai-je m'y soumettre ?* »

Elle a peur de perdre sa liberté en entrant au couvent. Elle se pose, en somme, toutes les questions que celui ou celle qui entend l'appel de Dieu, voit surgir dans son esprit.

Dans la vie mondaine, Kate ne trouve en réalité que fadeur et ennui. Son caractère radical, épris de sainteté, ne se satisfait pas de l'insignifiance de la vie en société. Elle vit une certaine solitude, qui ne la trouble pas car, pouvant se passer des affections humaines, elle trouve refuge dans ses livres : « *Je suis toute préparée à faire le pèlerinage de la vie sans amis plus chers et plus intimes que mes livres. Ils sont mon monde de joie ou de chagrin et ils ont sur mon âme et mon esprit plus d'influence qu'aucun être vivant.* »⁵

Kate est animée par une immense soif d'apprendre ; par la lecture, son intelligence s'élargit et sa pensée est nourrie. C'est justement une de ces lectures, celle de Mme de Genlis, qui lui donne l'idée d'aller en France pour y apprendre la langue

■ 4 Travail de Sœur Claire Emmanuel, Cahiers manuscrits (biographie de Thérèse Emmanuel jusqu'à la fondation de Richmond -0'NG2 - a), billet du 10 novembre 1836
■ 5 Ibidem



française et agrandir ainsi le cercle de sa culture et de ses connaissances. Elle convainc son père de la laisser partir avec Marianne et se met en recherche d'un lieu qui pourrait l'accueillir : après avoir essuyé le refus des sœurs du Sacré Cœur, les jeunes filles sont acceptées comme pensionnaires à l'Abbaye aux Bois, où résidait Mme Récamier et où se rendait souvent M. de Chateaubriand. Les voilà parties, en janvier 1837, accompagnées par Modeste, leur fidèle bonne. Les occasions de pratiquer le français sont toutefois limitées aux visites ponctuelles de la Supérieure et aux sorties dans Paris avec la sœur tourière.

Au bout d'un an, elles s'installent dans un petit appartement, à l'extérieur du couvent, ce qui leur permet de sortir à leur guise, accompagnées par Modeste bien sûr, et d'avoir la permission de minuit ! Kate ne cède pas pour autant à la tentation d'une vie frivole. Elle va tous les jours à la messe et reste impressionnée par la liturgie qui l'attire profondément. L'idée de la vie religieuse ne l'ayant toujours pas abandonnée, elle demande instamment à Dieu de l'aider à trouver le couvent qu'elle cherche et à dépasser les obstacles liés à l'affection excessive de sa sœur Marianne.

La puissance d'aimer

« Il y a en elle une puissance qui dépasse toutes les autres, c'est celle d'aimer (...) ce que l'on admire le plus en elle, c'est un cœur plein de tendresse, de bonté et de délicatesse. Sa puissance d'intelligence est très rare chez une femme ; elle saisit avec la plus grande promptitude, les questions les plus difficiles, elle les rend et les explique de la façon la plus claire et la plus nette. Elle entend les affaires comme l'homme d'affaires le plus habile. Mais son don le plus merveilleux est pour tout ce qui concerne les choses de Dieu, pour tout ce qui est de la vie religieuse et tout ce qui a trait à l'ordre surnaturel. »

Extrait des mémoires de Marie Thérèse⁶

Anne Eugénie Milleret, fille d'un riche banquier de Lorraine, voit le jour quelques mois après Kate O'Neill, le 26 août 1817, à Metz, en France, dans une demeure bourgeoise de la rue du Haut-Poirier.

⁶ Marie Thérèse (Joséphine de Commarque), Mémoires 1874 - M01 - 1 n°1



Trois frères, Eugène (14 ans), Charles (4 ans) et Louis (2 ans) se penchent sur son berceau. Elisabeth naîtra quelques années plus tard. La vie de famille se partage entre la propriété messine et le château de Preisch, situé à une quarantaine de kilomètres de la ville, aux confins de la France, du Luxembourg et de l'Allemagne. Les fenêtres du château ouvrent sur plusieurs frontières et les étendues naturelles qui l'entourent, impriment dans l'esprit de la petite fille le goût des grands espaces dont elle dira qu' « ils font des natures plus vigoureuses »⁷.



Elle lui apprend que le travail de l'intelligence doit toucher le cœur, la volonté et le caractère, rejoignant la passion qui anime le fond de l'âme.

Revenant sur son enfance, elle écrit dans une lettre au Père Lacordaire : « J'ai été élevée dans une famille incroyante qui appartenait à l'opposition libérale de la Restauration. Ma mère cependant désirait me voir chrétienne... »⁸ Femme énergique et de caractère, qui n'aimait pas les démonstrations d'affection, Mme Milleret transmet à sa fille le sens du « renoncement », du devoir. C'est elle qui, Anne Eugénie étant tenue d'étudier à la maison à cause de la typhoïde, accompagne les études de sa fille.

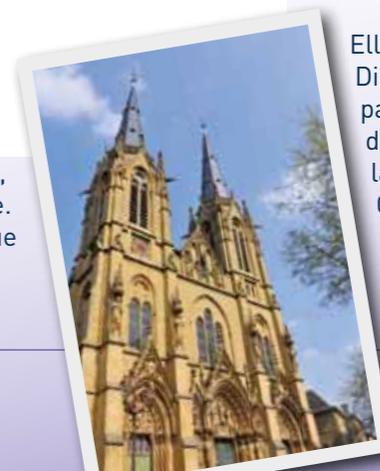
Ainsi la liberté, le contact avec la nature, le goût du beau, sont, pour Mme Milleret, aussi importants que l'accumulation des connaissances. Cette éducation vigoureuse mais attentive au rythme de chacun, respectant les étapes de l'âge, fera dire plus tard à Marie Eugénie qu' « on étiole les enfants en voulant en faire de petits phénix de science à l'âge de huit ans : l'intelligence y perd, et la force morale s'affaiblit »⁹.

La formation du caractère semble à Anne Eugénie « plus chrétienne que beaucoup d'éducatrices toutes religieuses »¹⁰.

Ernestine Pruneau, sa cousine, dit d'elle qu'elle était « d'une nature franche et gaie », avec « un grand fond de raison pour son âge et un tact exquis »¹¹. Ernestine puise dans ses souvenirs d'enfance de petits exemples illustrant la droiture d'Anne Eugénie : un jour, alors qu'elles étaient en promenade sur le champ de foire, Anne Eugénie avait fait mine de ne pas apprécier le cadeau que voulait lui offrir un ami de la famille, simplement pour ne pas abuser de sa générosité. Ernestine évoque aussi le jour où le père d'Anne Eugénie avait été nommé député de Moselle : la maison résonne de compliments mais la jeune fille, quoiqu'heureuse, reste calme et mesurée. Cela ne lui monte pas à la tête et elle continue tranquillement ses jeux d'enfant !

Avec sa mère, Anne Eugénie découvre également le soin des pauvres et la rencontre avec eux. Cette expérience est complémentaire des conversations que la petite fille entend parfois dans les salons de son père, lesquelles ouvrent son esprit aux questions politiques et sociales qui, plus tard, trouveront leur place dans la définition de la mission d'éducation de l'Assomption. Sur ce chemin où, selon ses dires, « le Christ n'était pour rien », en 1829, le jour de Noël, Anne Eugénie fait sa première communion, « seule », « sans les préparations ordinaires »¹², mais ce moment est une étape de grâce pour sa foi.

Un lien d'amour indissoluble vient de voir le jour.



Elle saisit l'immensité de Dieu et déjà, se laisse saisir par lui, appelée à prendre distance avec tout ce qui la comble alors. Cherchant sa mère à son retour de la communion, elle entend une voix intérieure :

■ 7 Cf. Etudes d'archives n°5, Un projet éducatif au 19^{ème} siècle
 ■ 8 Marie Eugénie, Lettre au Père Lacordaire, n°1501, 13 décembre 1841

■ 9 Cf. Etudes d'archives n°5, Un projet éducatif au 19^{ème} siècle

■ 10 Marie Eugénie, Lettre au Père Lacordaire, n°1501, 13 décembre 1841
 ■ 11 Cf. Partage Auteuil n°15
 ■ 12 Cf. Marie Eugénie, Notes Intimes, n°178/01

« Tu perdras ta mère mais je serai pour toi plus qu'une mère. Un jour viendra où tu quitteras tout ce que tu aimes pour me glorifier et servir cette Église que tu ne connais pas ».

Les ruptures et les séparations, la jeune fille est loin de penser qu'elle va les vivre plus tôt que prévu. En 1830, son père est ruiné, victime de l'instabilité politique et financière de son temps. Ernestine se souvient qu' Anne Eugénie était, à cette époque, « mûrie par le malheur, mais bonne, calme et résignée ». Elle se souvient d'elle, insistant pour lui préparer un goûter avec la confiture rangée dans l'unique armoire qui n'était pas encore sous scellés à Preisch.

On vend la propriété et les époux Milleret se séparent. Anne Eugénie part à Paris, avec sa mère, contrainte de quitter son frère, Louis, fidèle compagnon de jeux et d'amitié.

Elle écrit en 1837 à l'abbé Combalot que ces vicissitudes avaient passé sur elle, « comme le vent sur un brin d'herbe »¹³.

Mais en 1832, Mme Milleret est emportée par une épidémie de choléra qui ravage Paris et toute la France. Anne Eugénie confie qu'elle a alors « vraiment commencé à souffrir... » ; les jours se succèdent, lui semblant vides et inutiles¹⁴. Une longue quête commence.

« Quand on annonce pour la première fois à l'homme les béatitudes de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance, il tombe dans l'étonnement, il sent au fond de lui-même tressaillir son cœur d'effroi et cependant d'attrait. Cette parole l'étonne, il ne la comprend pas bien, il sent qu'elle contredit toute sa nature, et cependant qu'elle l'élève... »

Marie Eugénie, Notes Intimes, n°152/01

Accueillie chez Mme Doulcet, la femme du receveur général de Châlons, elle comprend que rien ne peut combler les rêves de son cœur et ses besoins d'affection. Elle fait l'expérience du dégoût et de l'ennui de la vie, de la vaine fuite dans la mondanité : « J'essaie de me laisser aller à ce fatalisme joyeux qui fait prendre le temps comme il vient, ne songer qu'à rire et faire rire en oubliant le passé et narguant l'avenir. Quelquefois je me grise de cette douloureuse ivresse... »¹⁵

Courtisée, admirée pour sa vivacité d'esprit, elle n'en demeure pas moins seule au monde, sûre que ceux qui chantent un jour ses louanges pourraient l'avoir oubliée le lendemain. Elle s'interroge aussi sur les fondements de la foi chrétienne dans laquelle elle reconnaît l'unique voie permettant de choisir de faire le bien¹⁶.

Elle cherche cette parole divine et créatrice qui s'est perdue dans l'intelligence et le cœur de l'homme, parole que le Christ vient nous redire par son Incarnation¹⁷. Elle entend dans l'appel de l'Évangile un formidable appel à la cohérence de vie qui devrait conduire à poser des choix, à parler et agir de manière bien différente de ce que l'on ferait si l'on n'était pas croyant.

■ 13 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°3, 14 juillet 1837

■ 14 Ibidem

■ 15 Marie Eugénie, Notes Intimes, n°151/01

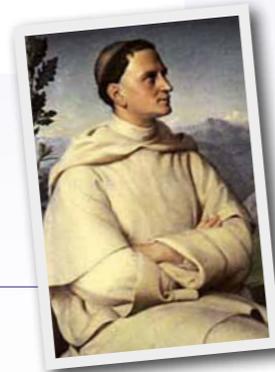
■ 16 Cf. Marie Eugénie, Notes Intimes, n°152/01

■ 17 Ibidem



Son père, percevant son malaise dans le milieu mondain, lui propose de s'installer chez Mme Foulon, une cousine pieuse. Anne Eugénie dira d'elle et de ses amies : « *Elles m'ennuyèrent, elles me parurent étroites... Ce fut peut-être mon plus grand danger* ». La jeune femme refuse la foi qu'elles semblent incarner : une foi qui ne serait que le vernis de la vie, qui ne se vivrait pas en harmonie avec l'intelligence, qui ne se traduirait pas en conséquences pratiques dans la vie du croyant, une foi qui, en somme, ne battrait pour rien de large. C'est en plein cœur de ce combat qu'au cours du carême 1836, Anne Eugénie se rend à Notre Dame de Paris pour écouter la prédication du Père Lacordaire.

Elle s'en remet à Dieu qui seul l'a « aimée, cherchée, rachetée, pressée ».



du bien, lui donnant une générosité nouvelle : « *J'étais réellement convertie* », dit-elle¹⁸.

Sa foi, désormais, ne vacillera plus. Dès lors, une question la taraude : comment pourrait-elle donner ses forces à Dieu ? Comment participer à l'avènement du Règne du Christ dans le monde ? Elle entrevoit que la vie religieuse est pour elle une voie sûre, qui l'empêcherait de tomber dans les pièges du monde, mais elle déjoue l'illusion d'une perfection facile à atteindre. Se préparant à recevoir le sacrement de confirmation, elle s'en remet à Dieu qui seul, l'a « *aimée, cherchée, rachetée, pressée* »¹⁹...



■ 18 Cf. Marie Eugénie, *Lettre au Père Lacordaire*, n°1501, 13 décembre 1841

■ 19 Cf. Marie Eugénie, *Notes Intimes* n°153/01

Les routes se rejoignent autour de l'œuvre naissante

« Le dédommagement qui nous faisait tout supporter, c'était la grande affection qui nous unissait les unes aux autres et l'affection que nous avions toutes pour les idées de l'œuvre naissante... »

Extrait de notes dictées par Marie Eugénie²⁰

C'est alors que se tisse la toile surprenante des débuts de l'Assomption. Lors du carême 1839, Kate O'Neill, que nous avons laissée à l'Abbaye aux Bois, avec Marianne et Modeste, suit, à Saint Sulpice, les prédications d'un certain abbé Combalot qui lui semble, à première vue, trop enthousiaste et exagéré. Comme elle cherche un confesseur assez large d'esprit pour prendre au sérieux son désir de vie religieuse, l'originalité du prédicateur la rassure et elle se présente tout de même à lui, un matin, pour la confession. Après lui avoir demandé si elle était mariée, le prêtre la convoque chez lui, l'après-midi même. Elle s'y présente et l'abbé Combalot est catégorique : « Dieu vous veut et vous devez être Religieuse (...) Dieu vous veut dans une œuvre que je dois fonder ».

■ 20 Notes dictées par Notre Mère Fondatrice sur Thérèse Emmanuel – n°1 (O'NI a)

Devant une telle affirmation, tout résiste en elle. Elle exprime à l'abbé Combalot des objections aussi raisonnables qu'évidentes : « Vous ne me connaissez pas, donc ne pouvez pas juger, vous avez besoin de sujets pour votre œuvre, vous n'avez personne pour être avec Mlle Eugénie ... »

« Être avec Mlle Eugénie ? »

Cette dernière a donc fait, elle aussi, un bout de chemin. En effet, Anne Eugénie, que l'abbé Combalot a coutume d'appeler désormais « Mlle Eugénie », s'était présentée à lui, à Saint Eustache, lors du carême 1837. Elle non plus n'avait pas été séduite d'emblée par sa prédication mais, poussée par Dieu, elle va le trouver. Après une première rencontre difficile, il devient son confesseur et lui parle de son projet de fonder une Congrégation qui, appuyée sur une forte vie contemplative, mettrait en œuvre un projet éducatif pour les filles, visant à transformer la société par les valeurs de l'Évangile. Anne Eugénie a le désir de donner

sa vie au Christ et de servir l'Église mais elle ne se voit pas fondatrice ! Elle invoque son manque d'expérience, son jeune âge, sa méconnaissance de la vie religieuse : « Vous m'avez crue capable d'appartenir à Dieu, de le servir dans un état de virginité et vous m'avez parlé d'un Institut d'éducation. Cela est grand, je le sais, pourtant ce n'est pas à cela que je me crois appelée »²¹.

« Je ne puis rien faire
à moitié,
avec la foi je veux
vivre de foi... »

Marie Eugénie
Notes Intimes n°161/06

L'abbé Combalot la poursuit alors qu'elle souhaite mettre un terme à leur relation. Un véritable combat intérieur se joue en elle, par lequel elle comprend peu à peu que « Dieu la conduit avec un soin particulier »²². Elle ne croit pas au hasard et lit dans les circonstances imprévues qui se présentent le signe de la bienveillance de Dieu. Le combat d'Anne Eugénie prendra fin

au jour de sa confirmation, le dimanche après Pâques : « Ma vocation fut fixée, la confirmation fut pour moi la porte d'une vie nouvelle ».

Elle écrit, en juillet, à l'abbé Combalot : « Notre Seigneur m'a donné un grand attrait pour votre

■ 21 Marie Eugénie, Notes Intimes n°154/05

■ 22 Marie Eugénie, Note Intimes, 159/01

*« L'Esprit lutte avec moi
comme un aigle, quelquefois
toutes les puissances de mon
âme sont bouleversées (...)
je me sens brisée, anéantie,
palpitante, tremblante comme
la feuille ; mais si je m'unis
à la volonté de Dieu,
si comme sa servante,
je me mets toute entière
à sa disposition avec la volonté
de faire ce qu'il voudra (...),
aussitôt je retrouve la paix,
la prière, tout devient doux,
facile, plus rien ne m'effraye. »*

Marie Eugénie
Notes Intimes n° 154/04



*œuvre, je supporterai
volontiers beaucoup
de choses pour m'y
dévouer toute entière
si elle se fait... »²³*

Après un séjour
estival en Lorraine,

où elle a l'occasion de mesurer

les résistances de sa famille, elle sent qu'elle doit malgré tout poursuivre sa route. Elle se retire, en novembre 1837, chez les Bénédictines du Saint Sacrement, à Paris, où elle peut lire et étudier à son gré.

Elle envisage même la possibilité d'y réunir le petit noyau fondateur, qui n'existe pas encore²⁴ ! Recevant finalement l'autorisation de son père, elle rejoint le Monastère de la Visitation de la Côte Saint André en août 1838. Elle y poursuivra ses études, apprenant les rudiments de la vie religieuse et se préparant, en secret, sûre que Dieu la conduit, à devenir la première pierre de la Congrégation des Religieuses de l'Assomption.

■ 23 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°3, 14 juillet 1837
■ 24 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°14, 13 décembre 1837

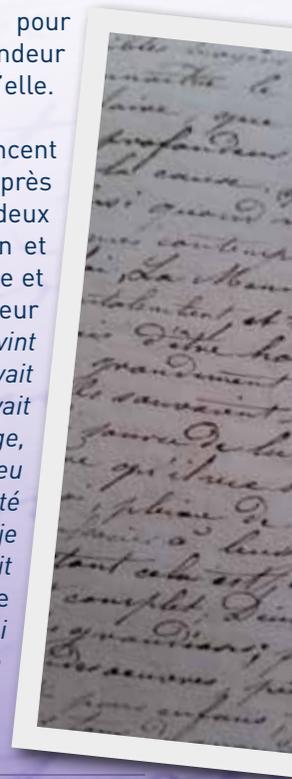
Au cœur d'un combat toujours présent, dont témoignent sa correspondance avec l'abbé Combalot entre 1837 et 1839 ainsi que ses notes intimes²⁵, c'est la certitude d'être aimée follement par Dieu qui lui donne la force d'avancer : « *Comment pourrais-je m'inquiéter de quelque chose et ne pas avoir au contraire une grande confiance, puisque Dieu vient toujours à mon secours comme par miracle* »²⁶.

C'est à ce moment-là que l'abbé Combalot rencontre Kate que nous avons laissée dans son bureau. Il lui assène : « *Ma fille, vous avez beau tourner et retourner, c'est une volonté de Dieu, il faut que vous l'accomplissiez ; cessez de faire des objections : cela sera.* » Kate revient le voir et malgré les crises de Marianne, triste et furieuse à la fois à la vue d'une vocation qui se précise chez sa soeur, malgré sa propre froideur à l'idée de se lancer dans une aventure qui n'a pas encore vu le jour, Kate consent à rencontrer « *Mlle Eugénie* » à son retour de la Visitation, en avril 1839 : « *C'est dans l'église des Carmes que je la vis pour la 1^{ère} fois, au pied de l'autel de la Sainte Vierge. Monsieur Combalot nous fit nous rencontrer là, Notre Mère, Sœur Marie Augustine et moi, avant qu'il ne nous ait présentées les unes aux autres.* »

■ 25 Cf. Textes Fondateurs II
■ 26 Marie Eugénie, Notes Intimes n°161/01

Première rencontre, sans parole, qui sera suivie d'une deuxième, où il est impossible de parler de l'œuvre car Marianne y est présente. Ces deux moments furtifs suffisent pour que Kate soit frappée par la profondeur d'Eugénie et l'inspiration qui émane d'elle.

Anastasia Bévier et Eugénie commencent leur vie commune le 30 avril 1839, après une petite retraite. Kate les rejoint deux fois par jour, pour les leçons de latin et de religion. La conversation est limitée et l'indépendance de Kate fait un peu peur à Eugénie : « *Lorsque Kate O'Neill vint d'abord me voir rue Férou, ce qu'il y avait de fier et de beau dans son attitude m'avait effrayée. Elle avait la figure d'un ange, mais d'un ange auquel il manquait peu pour être un ange rebelle. Dans l'intimité qui s'est établie entre nous à Meudon, je trouvai son âme aussi fière que l'était son extérieur* »²⁷. De son côté, Kate la trouve froide et réservée : « *J'ai commencé par vous craindre mais je vous ai tant aimée depuis.* »²⁸



■ 27 Notes dictées par Notre Mère Fondatrice sur Thérèse Emmanuel - n°1 (O'NI a)
■ 28 Soeur Claire Emmanuel, Cahiers manuscrits (biographie de Thérèse Emmanuel jusqu'à la fondation de Richmond - O'NG2 - a)

À cette époque, Eugénie sent peser sur ses épaules si peu préparées la lourde responsabilité de l'œuvre qui commence. Elle passe de longs moments en prière à Saint Sulpice.

Au cours de l'été 1839, sans trop savoir ce que deviendrait la communauté naissante, trois jeunes femmes que nous retrouverons dans le chapitre suivant sont réunies : Anne Eugénie Milleret, Anastasie Bévier et Kate O'Neill.

On se cache pour prier l'Office, afin d'échapper au regard de Modeste, la bonne des deux irlandaises, mais on se découvre mutuellement : « *Dans cette intimité plus grande que nous avons à Meudon, j'appris à mieux connaître notre chère Mère et la connaissant davantage je m'attachai étroitement à elle. Elle possédait immensément toutes les qualités qui convenaient à une fondatrice et très particulièrement la prudence et la stabilité.* »²⁹

L'avenir est incertain mais le regard des jeunes femmes se trouve, comme l'écrira Marie Eugénie au Père Lacordaire quelques années plus tard, « *tout en Jésus Christ et à l'extension de son Règne* »³⁰.

■ 29 Notes dictées par Mère Thérèse Emmanuel à Mère Madeleine de Jésus (O'NI a)

■ 30 Marie Eugénie, Lettre au Père Lacordaire, n°1502, 4 février 1842



« *Elle a plus de différences pourtant que de rapports avec moi.* »³¹ : voici ce que Marie Eugénie écrit au Père d'Alzon au sujet de Thérèse Emmanuel en 1842. Le récit de l'enfance et de la vocation des deux femmes met en valeur ce qui les réunit, malgré tout ce qui pourrait les séparer. Si l'une est familière de la foi chrétienne, l'autre peut sembler en être éloignée mais leur quête insatiable, leur attrait pour l'absolu les rapproche indéniablement. Deux cœurs que la vie mondaine ne pourra jamais combler. Deux intelligences larges. Kate porte avec elle, comme un cadeau pour le projet naissant, son amour de la liturgie et de la vie monastique. Eugénie vibre à l'idée de transformer la société par les valeurs de l'Évangile et s'avance riche de l'éducation reçue de sa mère, qui l'aidera à mettre des mots sur le projet d'éducation à l'Assomption. Elle est saisie par l'amour de Dieu et veut laisser ses flots passer par ses mains : « *Quand après la foi, j'ai trouvé l'amour, toutes les choses ont pâli devant moi, j'ai voulu que tout fît silence.* »³² A deux voix, et avec chacune des sœurs qui les rejoindront, elles vont désormais poursuivre un tissage méticuleux qui traversera les âges.

■ 31 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1571, entre 1841 et 1843

■ 32 Marie Eugénie, Notes Intimes n°161/03

*« J'ai désiré avec une ardeur toujours croissante,
qu'il plût à Dieu de faire fonder dans son Église,
des ordres... pour donner aux jeunes...
un caractère plus fort, plus large, plus intelligent,
plus chrétien en un sens, et surtout plus noble
et plus libre aussi en un autre sens. »³³*

Sainte Marie Eugénie



L'esprit des commencements

Nous avons déjà fait connaissance avec les premières sœurs qui ont répondu passionnément à l'appel au don total d'elles-mêmes au Christ. L'histoire de la fondation des Religieuses de l'Assomption et celle des premières fondations de communautés est avant tout l'histoire de l'amour audacieux de jeunes femmes courageuses, ayant su « durer » à travers les multiples épreuves qui parsemaient leur chemin. C'était la relation au Christ qui leur donnait la force et la direction nécessaires, mais aussi le soutien qu'elles s'apportaient mutuellement en vivant, priant et travaillant ensemble en communauté.

« Nous avons commencé dans un pauvre petit appartement, puis dans des maisons louées. Nous étions quelques pauvres filles sans un lieu sur la terre. Dieu a donné les couvents, les jardins, les pensionnats, les chapelles... Tout vient de lui. Qui savait que nous aurions le grand Office et le Saint Sacrement exposé dans tant de chapelles ? Tout cela, qui le prévoyait ? Notre Seigneur seul le connaissait... »³⁴

Quarante-cinq ans après la fondation des Religieuses de l'Assomption, en 1884, Marie Eugénie en fit un récit qui a frappé le cœur et l'imagination des sœurs. Imaginons-les, réunies autour de leur fondatrice qui leur partage ses souvenirs des premières années, saisies par l'émerveillement devant ce que Dieu avait accompli à partir de commencements si humbles. De même qu'elles s'attachent à chaque mot des souvenirs de Marie Eugénie, prenant part à son action de grâce et se nourrissant de ses paroles de foi, de même nous aussi, nous sommes invités à entrer dans cet acte de mémoire. À travers leur histoire, nous avons le privilège de rencontrer le Christ lui-même, lui qui les a appelées, guidées et soutenues.

« Dans notre œuvre tout est de Jésus Christ, tout est à Jésus Christ, tout doit être pour Jésus Christ », affirme Marie Eugénie avec passion. Dans ce Chapitre de 1884, elle souligne que le Christ

lui-même est le « pourquoi » et le « comment » des Religieuses de l'Assomption. N'était-ce pas Jésus Christ qui « de loin et de près, par ses charmes tout-puissants attirait les sœurs à son service ? »

Elle poursuit en disant qu'il a appelé une grande diversité de sœurs avec des personnalités très différentes, parfois même opposées. « Elles ont travaillé chacune selon son pouvoir », mais ce qui leur était demandé avant tout, c'était de « se livrer sans réserve à des desseins encore inconnus », et cela, nous l'avons vu, impliquait beaucoup de combats.

Les débuts de la Congrégation n'auraient pas pu être plus cachés ni plus humbles. Quand Eugénie et Anastasie commencèrent leur vie commune le 30 Avril 1839, le jour de la fête de Sainte Catherine de Sienne, ce fut dans un petit appartement au 15 rue Férou, près de Saint Sulpice.

Les journées s'organisaient sur la base d'un horaire de prière, de silence et d'étude, sous la conduite de l'abbé Combalot qui poursuivait avec ardeur son projet de fonder une Congrégation féminine dédiée à Notre Dame de l'Assomption et travaillant à la régénération de la société à travers l'éducation des enfants et des jeunes filles.

Telle était la prière de Marie Eugénie même avant la fondation :

« Dès que je me remets toute entière entre ses mains, je sens une paix intime si profonde, si calmante, si douce... »

Marie Eugénie
Notes Intimes n°154/01



■ 33 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1627, 5 Août 1844

■ 34 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 2 Mai 1884

Les premières sœurs

Anastasia n'était pas la première jeune fille que l'abbé Combalot avait invitée à rejoindre Marie Eugénie, mais elle fut la première qui répondit concrètement. En effet, elle souhaitait entrer dans une congrégation et, étant orpheline, elle était plus libre d'elle-même que les autres. Elle raconte comment, suite à une profonde expérience spirituelle faite lors d'une marche dans Paris, elle fut amenée à donner toute sa foi au Christ.

Comme un fruit de cette foi nouvellement découverte, elle prit alors la décision de se consacrer à l'éducation chrétienne. « *Vous apprendrez le latin, vous lirez tout cela* », lui dit l'abbé Combalot en lui montrant sa bibliothèque. Elle répondit : « *Je suis des vôtres* »³⁵. En effet, alors qu'elle vient se confesser à la chapelle des Carmes, il lui parle évidemment de son projet et l'invite à venir chez lui. Subjuguée par sa parole, elle se laisse persuader sans difficulté de rejoindre Mlle Eugénie.

Dans la future Congrégation, elle pourrait à la fois assouvir son désir d'études et se donner entièrement en partageant sa foi et ses connaissances.

Un petit groupe de jeunes femmes était attendu pour les mois suivants. De fait, quelques jours après, un troisième membre de la communauté arriva : Joséphine Néron, une amie d'enfance d'Eugénie. Bien que sa santé fragile l'ait amenée à repartir peu de temps après, sa présence permit de vivre à trois, pratiquement dès le début de la Congrégation. Comme nous l'avons vu, Kate et sa sœur Marianne venaient tous les jours pour les cours donnés par l'abbé Combalot, mais elles ne vivaient pas en communauté.

Dans les premiers temps, l'humour d'Anastasia, qui était une de ses grandes qualités, rendait l'atmosphère plus légère. Cela n'empêcha pas qu'au cours des mois et des années qui suivirent, la vie commune avec Anastasia, qui devait devenir

Soeur Marie Augustine, devint l'objet d'un combat permanent pour Marie Eugénie, comme elle le partage un jour au Père d'Alzon : « *quoique je fasse, tout son esprit est un cauchemar pour moi* »³⁶. De même Kate, personnalité forte, indépendante et très douée, ne fut pas d'une approche facile pour Marie Eugénie. Loin d'être la réunion idyllique d'amitiés partagées, la communauté fut une œuvre exigeante à construire pour les premières sœurs qui faisaient tous leurs efforts pour maintenir l'esprit de famille, le « *une seule âme et un seul cœur tournés vers Dieu* » de la Règle de Saint Augustin qu'elles devaient adopter³⁷.

Après trois mois dans le petit appartement de la rue Férou, la communauté déménagea pour l'été dans une maison louée à Meudon, à la campagne, au Sud-Ouest de Paris. C'est là qu'elles furent rejointes par Kate et Marianne, puis par Joséphine de Commarque, la future Soeur Marie Thérèse.

« *Je sentais que la Providence me tenait par la main et me conduisait.* »

Marie Eugénie
Notes de Soeur Marie Thérèse, Origines 1

■ 35 Les Origines de l'Assomption I (Ed. 1898), p 237

■ 36 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1610, 5 mars 1844

■ 37 Règle de Saint Augustin, 1.2





*« Je me suis déjà
bien attachée à elle,
de sorte que je puis
croire qu'elle m'aime
aussi un peu. »*

Marie Eugénie

Nous avons déjà vu les méthodes utilisées par l'abbé Combalot pour attirer Eugénie, Kate et Anastasie dans la nouvelle communauté. L'appel de Joséphine fut tout aussi original. Ayant appris que cette jeune fille voulait entrer au Carmel, mais que sa santé y faisait obstacle, l'abbé Combalot l'invita avec insistance à entrer dans la nouvelle Congrégation ; il en parlait avec tant d'enthousiasme que Joséphine était convaincue qu'elle comptait déjà un grand nombre de sœurs, « *peut-être deux mille* ». Cependant les graines de sa vocation avaient été semées et, même quand elle découvrit que la seule candidate existante pour cette grande œuvre était Eugénie, elle eut la conviction immédiate que c'était là que Dieu l'appelait.

Ce fut une joie toute particulière pour Eugénie et Joséphine, la première sœur avec qui elle avait partagé par lettres ses espoirs et ses rêves sur l'Assomption, les rejointe enfin.

Au moment de l'arrivée de Joséphine, la présence de Marianne causait déjà beaucoup de soucis. Marianne était encore si attachée à sa jeune sœur qu'elle ne pouvait imaginer une séparation.

Quand Kate vint rejoindre les sœurs, elle décida qu'elle ferait de même : si c'était le seul moyen de n'être pas séparée de sa sœur chérie, il le fallait bien ! Mais, malgré la générosité de son cœur, la vie à l'Assomption ne lui convenait manifestement pas. Elle s'ennuyait à mourir et se laissait aller à des accès d'humeur parfois violents. Pour essayer d'adoucir la monotonie de sa vie, elle faisait de fréquents allers-retours entre Meudon et Paris.

Pendant ces débuts à Meudon, la relation entre Eugénie et Kate commença à se construire. Bien qu'au départ la fierté de Kate, son apparence hautaine et son désir de trouver à tout une explication rationnelle aient mis Eugénie mal à l'aise, avec le temps elles finirent par mieux se comprendre, par se faire confiance et apprécier leurs dons respectifs. Dans sa correspondance avec l'abbé Combalot, Marie Eugénie partage : « *J'aime aussi bien tendrement Kate depuis qu'elle s'est si généreusement donnée à Dieu ; je sens que cette fraternité fait tout de suite un lien plus fort que tous les sentiments humains...* »³⁸
« *Je me suis déjà bien attachée à elle, de sorte que je puis croire qu'elle m'aime aussi un peu.* »³⁹

■ 38 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°90, 31 juillet 1839

■ 39 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°96, 24 août 1839

Leur unique désir

Jésus Christ et l'extension de son Règne

Les premiers temps de la communauté en plein épanouissement donnèrent lieu à plusieurs déménagements. Après l'été passé à Meudon, elles eurent la joie d'emménager au centre de Paris, au 108 rue de Vaugirard, dans une maison plus vaste avec une pièce transformée en chapelle où elles purent avoir la messe quotidienne et la présence du Saint Sacrement. Toutes pauvres qu'elles étaient, elles firent de leur mieux pour rendre la chapelle aussi belle que possible, y compris en collant des morceaux de papier de couleur sur une fenêtre pour donner l'illusion d'un vitrail.

*« C'est dans ce tabernacle
que le 9 novembre 1839, Notre Seigneur
est venu prendre possession de son Assomption.
Il n'a pas dédaigné cette pauvre demeure
ne regardant que l'amour avec lequel
nos Mères la lui offraient.
Instaurare omnia in Christo. »*



Le 9 novembre est encore aujourd'hui fêté par les Religieuses de l'Assomption comme le jour où la messe fut célébrée pour la première fois dans la petite chapelle de la rue de Vaugirard.

À partir de ce jour, elles commencent à utiliser leurs noms de religieuses qui seront accompagnés d'un mystère : Eugénie devient Sœur Marie Eugénie de Jésus, Kate devient Sœur Thérèse Emmanuel de la Mère de Dieu, Anastasie, Sœur Marie Augustine de Saint Paul, et Joséphine, Sœur Marie Thérèse de l'Incarnation. Sans doute ont-elles senti alors que la vie religieuse commençait vraiment ! On imagine leur joie et leur ferveur.

Quelques semaines plus tard, avec le début de l'Avent, suivant l'idée de l'abbé Combalot, les sœurs remplacent l'Office de la Sainte Vierge par le Bréviaire Romain qui devint vite un pilier de leur vie. Dans l'Introduction aux Constitutions, l'abbé Combalot le présente comme « un chef-d'oeuvre de la liturgie catholique ». ⁴⁰ Le plan initial était de prendre cette prière complète de l'Église pour le temps de l'Avent, mais les sœurs sentirent un tel attrait qu'elles insistèrent pour continuer. Il est touchant de lire dans le premier bréviaire de Marie Eugénie, de la main d'une autre sœur,

que dans les premiers temps, les bréviaires des sœurs, achetés chez les bouquinistes par souci de pauvreté, étaient d'éditions différentes : on devine la difficulté de s'y retrouver pour prier ensemble et la simplicité de leur niveau de vie.

*« Si vous êtes fidèle, Jésus Christ
dans le Saint Sacrement
vous fera bientôt connaître
quel est le mystère dans lequel
vous devez le suivre (...)
Peu importe le mystère par lequel
Notre Seigneur vous attirera.
Mais ce qui importe beaucoup,
c'est que vous viviez
de la vie intérieure dans
l'un ou l'autre de ces mystères. »*

Marie Eugénie
Instruction de Chapitre, 21 Décembre 1855

⁴⁰ Abbé Combalot, Introduction aux Constitutions, 1839-1840, Textes Fondateurs I (Ed. 1991), p.70

Confiance en Dieu et dégage­ment joyeux

Ces jeunes femmes, qui venaient toutes de milieux plutôt aisés et n'avaient pas l'habitude des tâches domestiques, embrassèrent la pauvreté qu'elles découvraient. Comme le raconte Thérèse Emmanuel :

« *C'est que nous n'étions pas riches... nous économisons tous nos petits sous : il fallait payer le loyer, entretenir la chapelle, nous vêtir et nous nourrir. Nous ménagions tout ; nous soignons nos livres, nos vêtements, nos quelques meubles comme de vraies pauvres, car nous n'avions que nos petites rentes de jeunes filles pour subvenir à tout.* »⁴¹

Alors que les autres trouvaient leur joie dans cette pauvreté, pour Marianne c'en était trop malgré ses vaillants efforts. Thérèse Emmanuel relate combien cela la faisait souffrir : « *ma sœur tous les jours me faisait une scène, me suppliant de quitter cette maison et de retourner avec elle dans notre pays.* »⁴² Finalement, après quelques mois et de ferventes prières de la part de la communauté,

Marianne décida de partir. Thérèse Emmanuel était maintenant libre d'embrasser de plein cœur sa nouvelle vie sans porter le souci constant du bien-être de sa sœur.

Dans sa pauvreté, la communauté fut bientôt bénie par l'arrivée de nouveaux membres, d'abord Henriette Halez (Sœur Marie Joséphe), puis Constance Saint Julien (Sœur Marie Gonzague), suivie des deux premières sœurs converses, Sœur Marie Catherine et Sœur Anne Marie, qui venaient du Béarn dans les Pyrénées. Ces dernières participaient à leur manière, par les services matériels, à la mission d'éducation ; leurs compétences pratiques enrichirent considérablement les dons déjà partagés dans la communauté.

Le 14 Août 1840, alors qu'elles avaient déjà laissé les habits du monde en janvier, les cinq premières sœurs reçurent l'habit religieux avec une joie immense.



Cependant, alors qu'elles se préparaient à faire profession un an plus tard, la communauté fut confrontée à une crise sérieuse. L'abbé Combalot, qui n'avait jamais fait preuve de beaucoup de constance dans ses conseils, se révéla de plus en plus irraisonnable et autoritaire. Il y eut un désaccord à propos de la présentation des Constitutions : en effet l'abbé Combalot souhaitait les envoyer directement à Rome, sans passer par l'archevêque de Paris, ce que Marie Eugénie jugeait inconcevable. Mécontent, il rassembla toute la communauté en l'absence de Marie Eugénie et annonça que les sœurs devaient partir pour la Bretagne sans elle. Thérèse Emmanuel assura alors le leadership du groupe et déclara fermement au nom de toutes qu'il n'était pas question de quitter Marie Eugénie ni Paris.

L'abbé Combalot quitta vivement la communauté, demanda qu'on lui rende ses livres et renonça à tout lien avec elles. Le lendemain, il refusa même de recevoir Sœur Marie Thérèse et Sœur Thérèse Emmanuel. Avant de s'éloigner momentanément de la capitale, il écrivit cependant une belle lettre à l'archevêque de Paris pour lui recommander la communauté, insistant humblement sur la beauté

■ 41 Extrait des notes de Thérèse Emmanuel, *Origines I* (Ed. 1898), pp 331-332

■ 42 *Les Origines de l'Assomption I* (Ed. 1898), p.326

et l'utilité de l'œuvre naissante et sur ses propres limites. Il termine avec ces mots : « *Je vous demande à genoux de donner à cette œuvre un concours efficace, durable et paternel, dont elle a besoin pour s'établir.* »⁴³ Quant à Marie Eugénie, elle souffre de cette « *absolue séparation* », se sentant comme dans une « *fondation sans fondateur* »⁴⁴, cherchant ce qu'elle aurait pu faire pour éviter tout cela, en gardant la consolation de « *la douceur et la modération qui lui étaient restées tout le long des dernières scènes* ».

Elle se souvient : « *Je m'étais tant efforcée de me tenir durant l'orage intérieurement et extérieurement unie aux dispositions de Notre Seigneur dans le Saint Sacrement que M. Combalot lui-même me dit l'avant-dernier jour que je n'aurais pu être mieux.* »⁴⁵

La jeune communauté venait de franchir son premier obstacle majeur, et, grâce à l'unité d'esprit et au soutien sans équivoque de Thérèse Emmanuel pour Marie Eugénie, elle avait survécu.

Quelques mois plus tard, le 14 août 1841, les trois premières sœurs prononcèrent leurs vœux religieux. Après tout ce qu'elles avaient subi les mois précédents, la retraite de préparation et la

célébration elle-même durent être un moment d'immense consolation et de confirmation de leur vocation. Bien que les vœux aient été temporaires, prononcés pour deux ans, dans leur cœur ils étaient déjà pour la vie, et elles reçurent avec grande émotion un anneau d'or symbolisant leur engagement. Dans chaque anneau était gravée une expression tirée de l'Écriture ou de la Tradition qui exprimait ce que chacune avait discerné comme la « *parole* » spéciale que Dieu lui donnait pour orienter toute sa vie.

Ces « *paroles* » étaient aussi différentes que les sœurs elles-mêmes : Marie Eugénie choisit « *Seigneur, tu sais que je t'aime* » (Jn 21,17), Thérèse Emmanuel « *Saint, saint, saint* » et Marie Augustine « *Mon Dieu et mon tout* ».

En Mars 1842, les sœurs déménagèrent encore une fois, cette fois-ci pour l'Impasse des Vignes dans le Quartier Latin, et c'est là qu'elles purent ouvrir leur premier pensionnat. Ce temps d'expansion et de mise en œuvre de leur mission d'éducatrices fut cependant marqué par une grande tristesse : la mort de Marie Josèphe, atteinte de tuberculose, à l'âge de 23 ans. Sa maladie et sa mort eurent

un grand impact sur la jeune communauté, particulièrement sur Marie Eugénie qui, à peine âgée de 25 ans, prit soin de la jeune femme mourante avec la tendresse d'une mère.

Avec le début du noviciat, Thérèse Emmanuel répondit à l'appel d'assumer le rôle pivot de Maîtresse des novices en formant à l'esprit de l'Assomption les jeunes qui entraient. Ce service interne à la Congrégation, elle le remplit jusqu'à sa mort, quarante-six ans plus tard. Après la mort de Thérèse Emmanuel, Marie Eugénie évoqua ainsi son zèle pour la liturgie et son amour intense pour l'Office divin, amour qui, nous l'avons vu, était né en elle pendant ses années de pensionnat à Newhall :

« *Dans les commencements, elle a insisté plus que personne pour que nous prenions l'Office. ... Toujours elle ya été vivement attachée et a inspiré aux novices, tout le temps qu'elle les a formées, l'amour, la dévotion pour l'Office de la sainte Église.* »⁴⁶

Toutes jeunes qu'elles étaient, Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel portaient le poids de responsabilités substantielles. Leurs rôles respectifs faisaient qu'elles devaient compter

l'une sur l'autre, tout en apprenant bien sûr par l'expérience à dépendre de Dieu lui-même, lui qui, dans sa Providence, veillait sur elles.

« *Dieu donne à chaque être les lumières nécessaires à l'accomplissement des devoirs auxquels il l'appelle – je le crois parce que je l'ai plus d'une fois éprouvé.* »⁴⁷



■ 43 *Les Origines de l'Assomption I* (Ed.1898), pp. 415-416

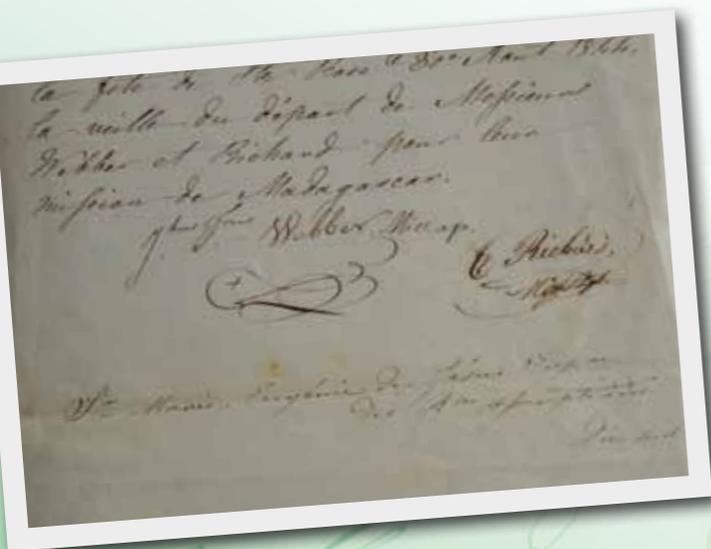
■ 44 Marie Eugénie, *Lettre au Père d'Alzon*, n°1561, 16 septembre 1842

■ 45 Marie Eugénie, *Notes Intimes* n°172/01, Mai 1841

■ 46 Marie Eugénie, *Instruction de Chapitre*, 15 juillet 1888

■ 47 Marie Eugénie, *Lettre au Père d'Alzon*, n°1556, 19 juillet 1842

« *Le monde est trop petit pour mon amour...* »⁴⁸



Les premières sœurs étaient animées d'un très grand zèle pour l'extension du Royaume. On en voit l'expression dans l'attrait missionnaire présent dès les débuts de cette communauté qui elle-même était marquée par l'internationalité. Le jour de la fête de Sainte Rose de Lima en 1844, Marie Eugénie s'engagea en son nom et au nom de la communauté à l'union missionnaire de prière avec deux Missionnaires Apostoliques en partance pour Madagascar et deux autres déjà partis en Chine. Il est significatif que cet acte ait été écrit par Thérèse Emmanuel et signé par Marie Eugénie.

Quelques mois plus tard, le jour de Noël 1844, quand les premières sœurs firent leur profession perpétuelle, elles ajoutèrent aux trois vœux traditionnels de pauvreté, chasteté et obéissance celui de « *me consacrer selon l'esprit de notre Institut, à étendre par toute ma vie le Règne de Jésus Christ dans les âmes* ».

■ 48 Marie Eugénie, Notes Intimes n°160/01, Mai 1837

Comme nous le verrons plus tard, l'expression de ce vœu a évolué au cours des années.

Ce même zèle pour l'extension du Royaume, qui se manifestait à travers l'école et les autres œuvres qu'elles entreprirent plus tard, elles le vivaient aussi par un travail intérieur incessant afin de laisser Dieu devenir de plus en plus le Seigneur de leur cœur et de leur esprit. Marie Eugénie, par exemple, continuait le combat provoqué par la présence de Marie Augustine et alla même jusqu'à demander au Père d'Alzon si elle pouvait s'engager par vœu à faire tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas s'éloigner d'elle⁴⁹.

Et, même si le soutien et la confiance mutuelle grandissaient entre Thérèse Emmanuel et elle, leurs relations restaient marquées de jalousie et d'insécurités bien humaines. On en voit une illustration claire dans une lettre de Marie Eugénie au Père d'Alzon où elle dit que Thérèse Emmanuel est une sœur pour laquelle elle n'a aucune affinité naturelle, et où elle se plaint à la pensée qu'il a plus de rapport et d'estime pour Thérèse Emmanuel que pour elle⁵⁰. Plus tard, quand la vie de Thérèse Emmanuel est en danger

■ 49 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1592, 12 septembre 1843

■ 50 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1616, 4 mai 1844

suite à une scarlatine compliquée de pneumonie, Marie Eugénie écrit au Père d'Alzon :

« *Si je la perds, si Dieu m'enlève ce secours, que va devenir l'œuvre? Pourrai-je la soutenir toute seule?* »⁵¹

Comme toutes les grandes amitiés, la leur fut bâtie sur des années d'apprentissage. Au long des années, leurs différences deviennent des complémentarités. Il n'est pas étonnant que Thérèse Emmanuel soit considérée comme « *co-fondatrice* » des Religieuses de l'Assomption.

Au fil des ans, la communauté grandit ainsi que l'école, et, pour favoriser l'extension de celle-ci, une bonne solution fut d'emménager dans une vaste propriété sise au 96 rue de Chaillot sur la rive droite de la Seine. Bien que l'état de la vieille maison laissât fort à désirer⁵², avec des toits qui laissaient passer l'eau et une cave obscure pour accueillir le réfectoire, les quelques trois hectares et demi de terrain offraient de l'espace en abondance pour s'étendre. Durant les douze années passées en ce lieu, la Congrégation s'étendit aussi au loin, à l'étranger et en France, à travers des fondations aventureuses.

■ 51 Les Origines de l'Assomption II (Ed. 1898), p. 431

■ 52 Cf. Mère Marie Walburge, Mémoires, H°9 : « La maison de Chaillot, vieille et délabrée, était située dans un très beau jardin... »

Appuyées sur Dieu pour la mission

En 1848, les Missions Étrangères de Paris demandèrent à Marie Eugénie une fondation en Chine et les sœurs furent vivement tentées par l'idée⁵³. Même si elles discernèrent alors que le moment n'était pas venu pour elles de franchir ce pas, elles acceptèrent un an plus tard la demande d'un évêque irlandais missionnaire à Grahamstown sur la côte Est de l'Afrique du Sud. Malgré leur jeunesse et leur petit nombre, dix ans à peine après leur fondation, les Religieuses de l'Assomption furent les premières sœurs à s'établir et à travailler en Afrique du Sud.

En 1849, trois sœurs, Marie Gertrude, Marie Liguori et Marie Véronique, accompagnées d'une novice et de deux postulantes irlandaises, ainsi que deux jeunes femmes qui deviendront plus tard Religieuses de l'Assomption, partirent en bateau pour le Cap. Après une traversée aventureuse de six mois, elles se trouvèrent confrontées à de nombreuses et graves difficultés pour vivre leur vie

de Religieuses de l'Assomption, si loin de Paris, dans un pays où les besoins urgents abondaient de toutes parts : guerre, famine, orphelins abandonnés etc.

La situation se complique lorsque Monseigneur Devereux, qui avait accepté au noviciat quelques jeunes filles irlandaises de sa connaissance, renvoie les sœurs françaises parce que celles-ci se réclament trop souvent de la vie à Chaillot. Dans une situation qui, certes, devait leur demander des adaptations, leur souci était pourtant bien celui d'être fidèles à l'esprit de la communauté parisienne. Il avait été entendu que l'évêque, avec l'accord de Marie Eugénie, pouvait avoir des initiatives qui ne détournaient pas de l'esprit de la Congrégation. Comme les communications étaient limitées et lentes, les lettres n'arrivaient pas toujours et le contact n'était pas facile. Les incompréhensions se multiplièrent. Après un nouvel envoi infructueux de sœurs, il ne reste au Cap, avec

les jeunes femmes appelées par Monseigneur Devereux, que deux religieuses issues de l'Assomption, Marie Gertrude et Marie Marthe.

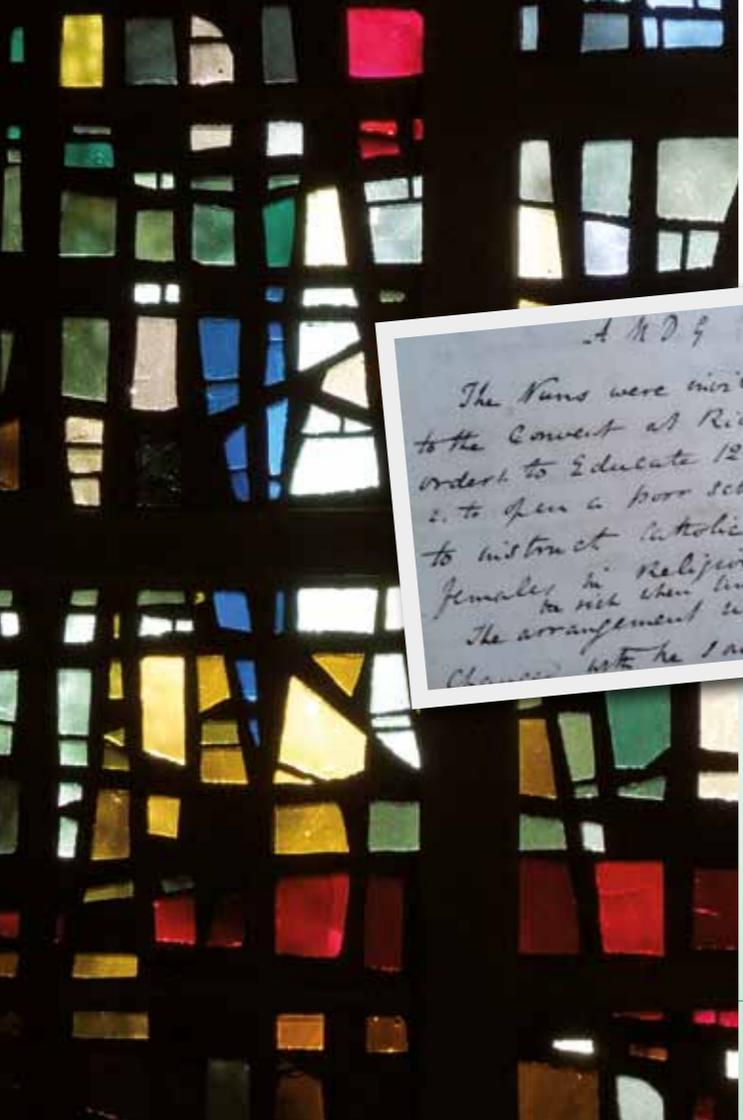
Marie Eugénie, ne sachant pas exactement ce qui se passe, rappelle la communauté en décembre 1852. Les deux sœurs choisissent de rester au Cap et forment, avec les irlandaises, le premier noyau des Sœurs Missionnaires de l'Assomption.

Marie Eugénie souffrit énormément des soucis causés par la situation au Cap, « *ce coin épineux de notre petite Assomption* »⁵⁴.

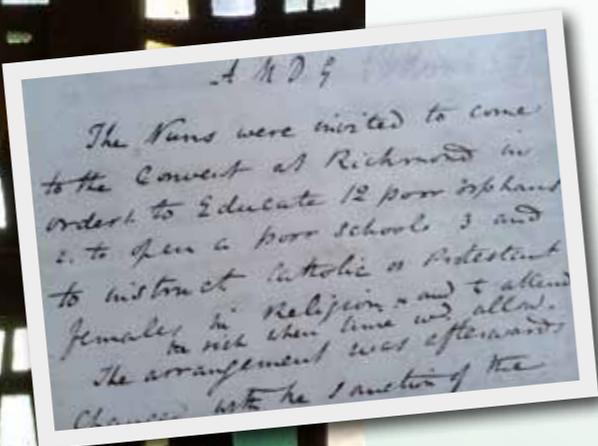
À cette époque Thérèse Emmanuel se trouvait en Angleterre, à Richmond, dans le Yorkshire, où elle était à la tête d'une nouvelle fondation. La correspondance de cette époque est très révélatrice de leur relation, surtout à travers les confidences qu'elles partagent, le soutien mutuel qu'elles s'apportent, les conseils et encouragements qu'elles se donnent. Consciente de la situation précaire de la communauté du Cap, Marie Eugénie demande à Thérèse Emmanuel si elle serait prête à être envoyée là-bas.

■ 53 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1953, 5 juillet 1848

■ 54 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°287, 13 juin 1850



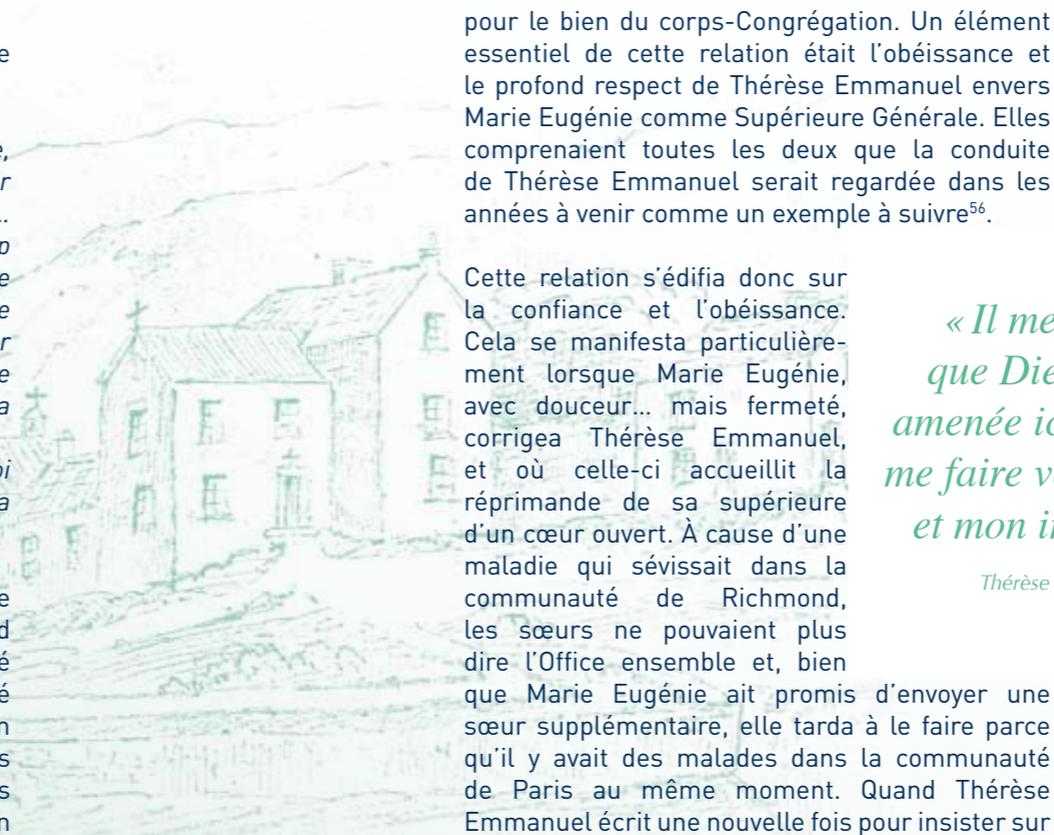
Sa réponse est pleine de confiance et d'ouverture à Dieu, en contraste avec l'attitude de Gertrude :



« Si vous m'envoyez, chère Mère, je compterai sur Notre Seigneur pour les grâces de cette mission... je tâcherai d'avoir beaucoup d'obéissance, et au moins alors je ne pourrai faire que la volonté de Dieu, car il sera là pour m'aider à accomplir ce qu'il vous inspire pour le gouvernement de la Congrégation. ... Ainsi, ma Mère, faites de moi ce qui sera le mieux pour la Congrégation. »⁵⁵

Un an après la fondation du Cap, Thérèse Emmanuel avait été envoyée à Richmond comme supérieure de la nouvelle communauté et Marie Eugénie avait pris la responsabilité du noviciat à Paris. Ce temps de séparation les aida à construire leur relation ; elles prirent davantage conscience que les sœurs avaient besoin d'elles et de leur collaboration

■ 55 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 5 décembre 1851



pour le bien du corps-Congrégation. Un élément essentiel de cette relation était l'obéissance et le profond respect de Thérèse Emmanuel envers Marie Eugénie comme Supérieure Générale. Elles comprenaient toutes les deux que la conduite de Thérèse Emmanuel serait regardée dans les années à venir comme un exemple à suivre⁵⁶.

Cette relation s'édifia donc sur la confiance et l'obéissance. Cela se manifesta particulièrement lorsque Marie Eugénie, avec douceur... mais fermeté, corrigea Thérèse Emmanuel, et où celle-ci accueillit la réprimande de sa supérieure d'un cœur ouvert. À cause d'une maladie qui sévissait dans la communauté de Richmond, les sœurs ne pouvaient plus dire l'Office ensemble et, bien que Marie Eugénie ait promis d'envoyer une sœur supplémentaire, elle tarda à le faire parce qu'il y avait des malades dans la communauté de Paris au même moment. Quand Thérèse Emmanuel écrit une nouvelle fois pour insister sur

■ 56 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°359, 2 décembre 1851

l'urgence d'envoyer une nouvelle sœur, elle reçoit la réponse suivante :

« Je n'ai pas approuvé, ma chère fille, l'esprit ni la forme de votre dernière lettre... comme supérieure particulière, cette observation n'est pas à propos. ... Je ne vois en cela ni vous, ni moi, mais le devoir de ma charge. »⁵⁷

« Il me semble que Dieu ne m'a amenée ici que pour me faire voir sa force et mon infirmité. »

Thérèse Emmanuel

La lettre se poursuit avec des nouvelles amicales sur bien d'autres sujets et Marie Eugénie conclut en écrivant qu'elle est heureuse d'avoir trouvé le moyen d'envoyer la sœur nécessaire à Richmond. Thérèse Emmanuel répondit alors avec humilité, en reconnaissant qu'elle avait eu tort d'écrire comme elle l'avait fait et en demandant pardon.

À part le fait d'avoir donné à Marie Eugénie et à Thérèse Emmanuel l'occasion de mûrir dans leurs rôles respectifs au service de la Congrégation, les deux années passées par Thérèse Emmanuel à Richmond furent remarquablement fécondes.

■ 57 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°357, 23 novembre 1851

La communauté et elle ne se contentèrent pas d'établir un petit orphelinat. Elles s'adressèrent aussi aux femmes qui travaillaient dans l'usine locale, en particulier à une certaine Sarah Thompson, qui était réputée pour ses moqueries à l'égard des ouvrières catholiques irlandaises. Elle fut, dit-on, convertie à la simple vue de Thérèse Emmanuel qu'elle déclara être un ange.⁵⁸ Un fait important pour l'avenir de la communauté fut l'entrée dans la Congrégation de la maîtresse d'école locale, Miss Frances Burchall, qui, après



son noviciat à Paris, fut envoyée à Richmond pour diriger la communauté à la place de Thérèse Emmanuel sous le nom de Sœur Marie Ignace. Il semble que Dieu pourvoyait à tous les besoins.

Et pourtant, malgré tous les signes extérieurs de succès de la nouvelle fondation à Richmond et l'admiration de tous pour elle, Thérèse Emmanuel elle-même était très consciente de sa fragilité et de son besoin d'appui total en Dieu. Elle partage cette pauvreté intérieure avec Marie Eugénie : « Il me semble que Dieu ne m'a amenée ici que pour me faire voir sa force et mon infirmité »⁵⁹. Lors d'un bref passage à Paris en Avril 1852, quelques mois avant son retour définitif, elle fondit en larmes à table, tant elle éprouvait de tristesse et de soucis pour l'Angleterre.

■ 58 Cf. *Les Origines de l'Assomption III* (Ed. 1900), p. 213
■ 59 *Les Origines de l'Assomption III* (Ed. 1900), p. 222



Marie Eugénie écrit plus tard :
« Elle est revenue bien anglaise, très préoccupée de tout ce qu'on lui a dit de la nécessité d'avoir une province anglaise séparée... Il était temps qu'elle revînt en France. Priez pour elle. J'espère qu'elle se remettra. Il me semble toujours que le deuxième rang est un état violent pour Sœur Thérèse Emmanuel et cette réflexion me fait beaucoup souffrir. Si elle en était chargée, la Congrégation française l'intéresserait vivement. »⁶⁰
De retour en France, Thérèse Emmanuel reprit son rôle de Maîtresse des novices.

■ 60 Marie Eugénie, *Lettre au Père d'Alzon*, n°2242, 21 Mai 1852



Les fondations des années suivantes mirent en place les éléments-clés de la mission des Religieuses de l'Assomption : écoles, maisons d'adoration, auxquelles devaient vite s'adjoindre d'autres écoles, des missions au service des pauvres et des relations spirituelles avec des laïcs à travers le Tiers-Ordre. En 1854, la fondation de Sedan, dans le Nord Est de la France, permit l'ouverture d'un pensionnat que dirigea Marie Thérèse après qu'elle eût passé là quelques mois au service imprévu des victimes d'une épidémie de choléra.

L'année suivante, une maison d'adoration perpétuelle s'ouvrit à Nîmes, dans le Midi de la France, patrie du Père d'Alzon et des Pères de l'Assomption. Là, afin de tenir l'adoration du Saint Sacrement toute la journée, les sœurs firent appel aux laïcs. Ce fut le premier modèle d'une collaboration laïcs-sœurs au service de la mission qui est devenu par la suite un trait majeur des Religieuses de l'Assomption.

Même si les sœurs commencèrent à Nîmes par une maison d'adoration et de retraites, assez rapidement là aussi, un pensionnat vint s'adjoindre à l'œuvre.

La même année les sœurs achetèrent le Château de la Thuilerie à Auteuil, aux limites de Paris, et en 1857, elles quittèrent la rue de Chaillot pour commencer la vie religieuse dans cette nouvelle maison-mère : un vaste monastère de style néo-gothique qui allait devenir le cœur de la Congrégation. C'est là que Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel allaient vivre et travailler en étroite union, planifier de nouvelles fondations et partager joies et défis de la Congrégation en pleine expansion.

Dans les années qui suivirent, des communautés furent fondées dans différents lieux d'Europe, entre autres une maison d'adoration avec une école et une pension pour dames à Cannes, où Thérèse Emmanuel, lors des dernières années de sa vie, a passé chaque hiver pour profiter d'un climat plus clément qu'à Paris. Après l'issue malheureuse d'une fondation en Nouvelle Calédonie entre 1873 et 1876, les sœurs

attendirent jusqu'aux années 1890 avant d'ouvrir des communautés hors de l'Europe. Avant la mort de Marie Eugénie, en 1898, des couvents et des écoles avaient été fondés au Nicaragua, aux Philippines et au Salvador.

En relisant ainsi les premiers jours de la Congrégation des Religieuses de l'Assomption, on voit comment l'Esprit qui guidait Marie Eugénie, Thérèse Emmanuel et leurs premières compagnes, a inspiré ensuite à des milliers de jeunes femmes de suivre leurs traces. Faisant mémoire des deux jeunes filles réunies rue Férou, nous pouvons nous émerveiller avec Marie Eugénie devant tout ce que le Seigneur a fait depuis : « *Tout cela, qui le prévoyait? Notre Seigneur seul le connaissait.* »⁶¹

Nous allons maintenant découvrir comment le Seigneur a guidé les premières sœurs dans la tâche ardue de la rédaction des Constitutions. Observer l'évolution de la Congrégation sous cet angle nous permettra de comprendre plus en profondeur le charisme des Religieuses de l'Assomption.

■ 61 Marie Eugénie, *Instruction de Chapitre*, 2 mai 1884

*« Dites-moi bien, mon cher Père,
l'impression que vous aurez reçue de la communauté
de Bergerac. Je voudrais que vous prissiez
un peu connaissance des règles et des habitudes
de leur vie religieuse...
Toutes ces choses impriment à un ordre son caractère.
Il est bon de savoir de bonne heure
dans quelle direction on doit se diriger. »⁶²*

Sainte Marie Eugénie



UNE ÉCRITURE À DEUX MAINS

Après ces pages où se découvre l'Histoire, arrêtons-nous à Auteuil, aux Archives.

Poussons la porte... Un trésor, un héritage, les Origines à découvert, sous forme de papiers et de souvenirs. La barrière du temps s'estompe.

Nous sommes dans le secret des commencements, au cœur de l'histoire de la Congrégation. Existences et passions se dévoilent. Une histoire qui inspire encore et toujours.

Les Constitutions.

Des lettres organisées en liasses, numérotées, des cahiers, des feuilles de toutes tailles et couleurs. Odeur de vieux papiers, datant de bientôt deux siècles, ayant traversé événements, déménagements et même bombardements. Odeur de papier mais aussi odeur de sainteté : la vie avec ses échecs et combats, la vie avec ses joies et victoires, un quotidien à la suite du Christ, un chemin de sainteté. Des écritures qui parlent de tempéraments, de caractères, de cultures.

Sur ces feuilles de grand format, deux colonnes : texte étudié et commentaires. Écritures qui se chevauchent dans une même et seule colonne, des indicateurs vers des notes. Marie Eugénie y prend une place prépondérante et influente, et Thérèse Emmanuel y met sa touche définitive. Autant de brouillons, de cahiers que de travaux engagés. Changer une ligne, c'est parfois recopier un cahier entier. Des copies, et encore des copies... à faire circuler. Il en faut pour Paris, Nîmes, Cannes, Rome... alors que la poste allait encore à cheval.

Ainsi se rédige la Règle - les Constitutions - à plusieurs mains, article après article.



■ 62 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, 21 septembre 1838

Écrire la Règle

Écrire la Règle, c'était bâtir la Congrégation : une pierre, une autre et une autre encore sur l'unique pierre qui est Jésus Christ. Travail de stratèges où nos deux mères, Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel, vont se donner sans compter : « *Faire de notre petite ruche, une maison de paix, de charité, de ferveur* », ⁶³ et « *à la barque de nous conduire au ciel* » ⁶⁴.

La ruche et la barque, deux images, deux tempéraments, deux expériences qui donneront une empreinte à la Congrégation et qui aujourd'hui encore parlent de l'Assomption.

Aventure passionnante et tumultueuse, entraînée sans faille, compagnonnage dans l'Esprit, le tout marqué par une « *foi ferme et ardente* » ⁶⁵.

« Puisse le Seigneur nous dicter lui-même l'esprit qu'Il veut que nous ayons. Puisse-t-Il faire un jour de notre petite ruche, une maison de paix, de charité, de ferveur. »

Marie Eugénie
Lettre à Joséphine de Commarque, 11 janvier 1839

■ 63 Marie Eugénie, Lettre à Joséphine de Commarque, n°1178, 11 janvier 1839

■ 64 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices, Tome I, 1901

■ 65 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 3 mars 1878

Constitutions ou Règle

Combien de fois aura-t-on entendu ce : « *mon Père, prenez connaissance des règles et des habitudes de leur vie religieuse... car ces choses impriment à un ordre son caractère* »⁶⁶. À l'abbé Combalot d'abord, au Père d'Alzon ensuite.

Des mots qui disent que Marie Eugénie désire imprimer un caractère à la Congrégation. Elle le fera, sous la main amoureuse du Potier qui continue à façonner sa vie. Confiante en Dieu qui l'invite à l'aventure et lui suggère « *des folies secrètes qui lui ravissent le cœur* »⁶⁷.

Pas d'« *improvisation des constitutions, il faut tracer quelques règles, indiquer un système de vie, d'études, un but à nos efforts* »⁶⁸. Tout en elle est orienté vers l'écriture : observer, se faire expliquer, lire, faire provision. Elle puise aux Traditions, lit les règles des grands Ordres, consulte des maisons religieuses, se renseigne auprès de nombreuses personnes, demande leur avis, et à sa recherche, associe amis et connaissances. Marie Eugénie ne se satisfait pas de l'existant, d'une recherche rapide, d'une vague

intuition ; elle va composer, recomposer, écrire et réécrire. La liste est longue des spiritualités dont elle s'inspire. Ce qui l'intéresse, c'est le vécu par d'autres, mais ce qu'elle cherche c'est ce qui doit être « *notre esprit, le premier de nos biens. Cet ensemble que nous comprenons toutes et qui est le caractère propre de notre Institut* »⁶⁹. Sa pensée n'était pas de faire du nouveau, « *nous en étions profondément éloignées* »⁷⁰, mais d'inscrire « *ce quelque chose qui nous rapproche des anciens ordres* »⁷¹ : la Visitation pour l'esprit et le style de vie, les Bénédictins pour l'Office, les Dominicains pour la recherche de la Vérité, saint Augustin pour la Règle...

« Tout ce que fait un Augustin dans l'intérieur de son monastère, un bon Dominicain doit le faire dans sa vie de zèle et d'apôtre. Eh bien, mes sœurs, ceci est un modèle pour nous. »

Marie Eugénie
Instruction de Chapitre, 4 août 1878

■ 66 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°42, 21 septembre 1838
■ 67 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 27 août 1843
■ 68 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°42, 21 septembre 1838

■ 69 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 2 mai 1884
■ 70 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 28 avril 1889
■ 71 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 2 mai 1884

Mais il y a aussi le Carmel, les Jésuites, les Franciscains... Exploration large et finalement travail de synthèse, tel un vitrail où chaque pièce de verre trouve sa lumière dans le concert de l'ensemble.

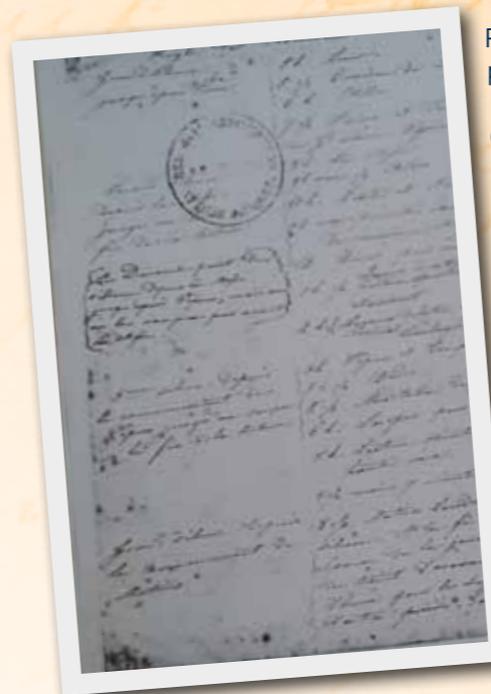
Pourquoi Marie Eugénie parle-t-elle tant de la Règle alors qu'elle écrit des Constitutions ?

Dans la Tradition monastique, le mot Règle décrit le mode de vie des moines. Plus tard seulement apparaît le mot Constitutions, qui au XIX^e siècle exprime la législation propre de l'Institut. Choisit-elle le mot Règle par attachement à la Tradition monastique ? Ce qui est sûr, c'est que les premières sœurs, conseillées par l'abbé Combalot,

vont choisir de se rattacher à celle de Saint Augustin à cause de son Prologue. Marie Eugénie « *aimait la beauté spirituelle toujours ancienne et toujours nouvelle* »⁷², dans la confiance qu'elle était appelée à la posséder un jour »⁷³.

Tout au début, elle demandera à l'abbé Combalot d'écrire, de « *tracer quelque chose du règlement et du premier plan de conduite qu'il faudra suivre* »⁷⁴, et il écrira... mais une Introduction et « *c'est peut-être ce qu'il a écrit de plus beau* »⁷⁵.

Marie Eugénie sait que « *ce premier germe est important. Quand il aura été complété et modifié par l'expérience, les Constitutions devront en sortir ; même imparfait au commencement, il faut qu'il soit, il faut aussi ne le changer que très doucement et avec certitude du mieux* »⁷⁶.



■ 72 Saint Augustin, Confessions, Livre 10, XXVII, 38
■ 73 Cf. Marie Eugénie, Notes Intimes n°194/01, 10 septembre 1844

■ 74 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°88, 2 avril 1839
■ 75 Les Origines de l'Assomption I, Tome 1 (Ed. 1898), p. 341
■ 76 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°88, 2 avril 1839

La suite sera écrite par Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel en 1840, inspirées par la Visitation. Mais très vite des tensions vont se faire jour. Mgr Affre, archevêque de Paris, qui lit les Constitutions, les trouve « édifiantes »⁷⁷ mais ne comportaient-elles pas beaucoup de choses à pratiquer ? Difficultés d'écrire : comment dire les choses, comment l'intuition de nos mères, l'inspiration de l'Esprit et le désir de Dieu peuvent-ils trouver une expression acceptable par les hommes d'Église ? Trois années plus tard, après l'insatisfaction de Mgr Affre, Marie Eugénie déplore celle de Mgr Gaume, qui relève un défaut général des Constitutions, « défaut de simplicité et de cachet purement religieux »⁷⁸.

Marie Eugénie, soutenue par Thérèse Emmanuel, persévéra : « si l'on doit changer beaucoup, faisons-le complètement, en fidélité à notre esprit et selon nos idées »⁷⁹. Le temps presse, elles désirent faire leurs vœux perpétuels à Noël 1844 et ne peuvent le faire sans la rédaction finale de la Règle, qui devient « une affaire de vie et de mort »⁸⁰. L'autorisation arrive finalement et Marie Eugénie écrira au Père d'Alzon : « en luttant fermement et



«... Toucher à une Règle pour la revoir, quand elle a été, comme la nôtre, écrite de pièces et de morceaux, c'est comme toucher à une maison un peu bâtie de même. Je tâche de faire la chose telle qu'il nous la faut, avec toute l'expérience que j'ai pu acquérir. Je serais toujours heureuse d'avoir été obligée de le faire car si je venais à mourir, ce serait autant d'arrangé. Celle qui me succèdera aurait plus de peine à dire les choses nécessaires et à les faire accepter. »

Marie Eugénie

doucement, j'ai obtenu, pour le fond de la Règle, à peu près tout ce qui était essentiel... C'est une chose qui m'a troublée que de voir ainsi les choses les plus importantes pour notre avenir à la merci de la parole d'un homme qui n'entend pas grand-chose à notre œuvre »⁸¹.

Néanmoins, la victoire n'est pas encore acquise. En 1854, le moment est venu de présenter à Rome les Statuts ou résumé des Constitutions, en vue de la première approbation. La rédaction se poursuit jusqu'en 1866, mais l'affaire Véron⁸² va compliquer et retarder l'approbation de l'Institut.

S'ensuit une série de 24 Animadversiones, remarques de Rome, qui seront traitées par Marie Eugénie, Thérèse Emmanuel et la Congrégation en Chapitres. Œuvre d'une communauté discernante.

Tout au long de ces années, de 1839 à 1888, il a fallu amender la Règle ! Et « toucher à la Règle pour la revoir, quand elle a été, comme la nôtre, écrite de pièces et de morceaux, c'est comme toucher à une maison un peu bâtie de même »⁸³. Jusqu'à l'approbation finale des Constitutions en 1888, nos mères exigèrent le meilleur pour la Congrégation en fidélité à l'intuition des commencements. C'est la vie qui mettra la dernière touche à la Règle.

■ 77 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°113, 16 mars 1840
■ 78 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 27 août 1843
■ 79 Ibidem
■ 80 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1634, 1^{er} septembre 1844

■ 81 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1647, 16 décembre 1844
■ 82 Voir encart p. 73 à ce sujet
■ 83 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°3114, 15 avril 1866

Une écriture communautaire

L'écriture de la Règle va donc durer et engager beaucoup d'énergies : « horrible métier que celui d'écrire même ce que l'on sait : c'est difficile et fatigant »⁸⁴. La Règle, sa rédaction, prendra 49 ans, le temps d'une amitié, celle de Thérèse Emmanuel. Amitié qui s'exprime à travers vision, intuitions, idées, conversions mais aussi estime, respect, amour, encouragement, prière... et qui s'écrira dans les cœurs, secrètement : se mettre au diapason de l'autre et chercher une harmonie pour le bien du corps Congrégation.



Marie Eugénie n'est pas seule, elle impliquera sa communauté, les sœurs sont peu nombreuses au début. Encouragée par le Père d'Alzon, elle travaille résolument avec Thérèse Emmanuel, plus instruite dans la vie intérieure,

« elle qui consulte Dieu... C'est beaucoup pour moi qui vois cette âme si conduite de Dieu. Ce que Dieu fait en tout avec elle, me fait croire qu'il a des desseins de sainteté sur cette œuvre. Je voudrais que cela se sentît un peu dans notre Règle »⁸⁵. Si Thérèse Emmanuel n'aime pas la Règle dans sa forme, à deux, elles arrivent « à quelque chose de conforme à la pratique et à 'notre esprit' ». Et même « Marie Augustine, est enchantée des essais, les autres sœurs également »⁸⁶. Toutes s'y mettent donc, acte communautaire de rédaction de la Règle, avec l'aide constante du Père d'Alzon.

Dieu parle au cœur de Thérèse Emmanuel autant pour le bien de la Congrégation que pour sa sainteté, et son don, c'est d'être habitée par l'Écriture, ce livre qu'elle ouvre, et par lequel « Dieu montre le chemin »⁸⁷. Oui, l'Écriture sainte donnera son 'poids' à la Règle : « Dans l'Écriture sainte, vous trouverez une foule de passages qui expriment ce que vous voulez dire et en vous servant du texte sacré vous avez un double avantage, celui de recevoir ou plutôt de chercher votre Règle dans la Parole de Dieu et celui d'empêcher qu'on puisse attaquer vos pensées »⁸⁸.

Le Père d'Alzon les accompagnera, dans la rédaction de la Règle et dans leur chemin de sainteté, il les confiera l'une à l'autre.

« Je vous confie Marie Eugénie toute entière ; vous agirez avec toute la prudence et la charité nécessaires au bien de cette excellente mère et de toute la maison. »

Père d'Alzon
Lettre à Thérèse Emmanuel, 11 novembre 1845

Même si Thérèse Emmanuel, « enlevée » par Dieu, provoque quelques étonnements, nous le verrons plus tard, elle demeure pour Marie Eugénie une assurance au quotidien, une femme efficace jusque dans les détails pratiques de l'organisation du pensionnat ; elle se préoccupe de tout, y compris des cours de danse, de gymnastique, des professeurs.

■ 84 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°3127, 29 avril 1867

■ 85 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 27 août 1843

■ 86 Ibidem

■ 87 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 27-28 août 1843

■ 88 Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 8 septembre 1843

À chacune sa grâce. Dans l'appartement de la rue Férou, « le règlement est affiché : lever, oraison... Un seul mot pouvait froisser » ! Alors que Thérèse Emmanuel voyait dans la récréation un mot puéril, auquel elle préférait temps libre, Marie Eugénie y reconnaît un exercice de communauté.

La distance culturelle, le frottement de caractère, n'est-ce pas « justement ce qui taille les pierres, ce qui les cisèle... petites aspérités qui peuvent se trouver dans les saints ou dans les rapports des saints entre eux : c'est inévitable »⁸⁹. Alors que Marie Eugénie se rend à l'archevêché, Thérèse Emmanuel « fait son métier : se sanctifier ! C'est ce but que nous devons poursuivre toute la vie »⁹⁰. Elle se met en prière au pied du Saint Sacrement et ce sera sa manière d'imprimer un esprit à la Congrégation.



Dans ses petites règles aux novices, elle redira combien notre vie en elle-même n'a rien d'extraordinaire : « ce qui donne du mérite à nos actions, c'est l'esprit intérieur par lequel nous les élevons vers Dieu »⁹¹.

Tempéraments et caractères se confrontent et se complètent jusque dans la forme de la Règle.

Alors que « Thérèse Emmanuel désire qu'on définisse toute chose qui lui paraît utile aux sœurs »⁹², Marie Eugénie n'en préfère pas moins le plus court. Cependant, elle précise : « il n'est nullement dit que mon avis soit celui que je suive. Si j'ai l'esprit de faire un chapitre long, je laisserai nos Sœurs choisir entre les deux. Je voudrais que le long restât au Directoire »⁹³. Et tout s'écrit en même temps, très librement : « si on n'approuve pas certaines petites choses, elles peuvent être laissées pour le coutumier... et pour les points non éclaircis, maintenez-vous dans une certaine largeur »⁹⁴. Voilà l'esprit dans lequel travaille l'équipe des commencements.

⁸⁹ Les Origines de l'Assomption I (Ed. 1898), p.301 ss

⁹⁰ Cf. Thérèse Emmanuel., Instructions aux novices de l'Assomption, 1901, Tome I

⁹¹ Cf. Thérèse Emmanuel., Instructions aux novices, 1901, Tome I

⁹² Cf. Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 2 novembre 1843

⁹³ Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1596, 8-9 novembre 1843

⁹⁴ Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 8 septembre 1843

La Règle, une atmosphère de vie

La Règle et les Constitutions vont mobiliser nos premières sœurs jusqu'à la mort de Thérèse Emmanuel. Ce texte écrit est bien un signe et une confiance : fortifier le quotidien, donner sens aux choix et justifier un style de vie, orienter les décisions, rappeler une radicalité au moment de solennité. Il est tout entier appartenance et foi en l'avenir.

Dès les origines, on évoque la Règle comme si elle était définitive. À Marie Thérèse qui aimait tant sa famille, Marie Eugénie écrira : « Vous aimez votre famille, aimez-la ; notre esprit n'est pas si austère que nous veuillons être autrement que Notre Seigneur. Il a aimé sa mère, son bon saint Joseph (et je m'imagine que votre père ressemble à saint Joseph), seulement il les a quittés pour le service de son Père céleste. Voilà notre Règle : tout quitter, tout perdre, tout sacrifier pour la gloire de Dieu, aller avec joie là où il lui plaît de nous employer, mais sans contrainte de cœur, avec la joyeuse liberté des enfants de Dieu »⁹⁵.

■ 95 Marie Eugénie, Lettre à Marie Thérèse, n°1189, 27 septembre 1841



« Voilà notre Règle :
tout quitter, tout perdre,
tout sacrifier pour la gloire
de Dieu, aller avec joie là où
il lui plaît de nous employer,
mais sans contrainte de cœur,
avec la joyeuse liberté
des enfants de Dieu. »

Marie Eugénie



Il est de coutume dans la Congrégation, de prier le Seigneur pour la Règle, et c'est ce que Marie Eugénie écrit dans son billet de profession en 1844. Après avoir demandé la grâce de la sainteté du Père d'Alzon, le repos de l'âme de sa mère, la sanctification de ses sœurs, celle de Thérèse Emmanuel en particulier, elle écrit : « Formez vous-même notre esprit, guidez nos études, soyez l'auteur de notre Règle... »⁹⁶ C'est sur la Règle que les sœurs prononceront leurs vœux et c'est chargée par la Règle, que Marie Eugénie convoquera en 1870 un Chapitre Général, le premier après l'approbation de l'Institut. Finalement, « conformément aux Règles, elle prend l'avis des conseillères sur l'époque et le lieu du Chapitre »⁹⁷. La Règle comme atmosphère de vie, irriguant le quotidien, bien plus qu'un papier ou cahier secret.

Écrire ainsi la Règle fut une grâce de fondation dont aujourd'hui nous sommes encore bénéficiaires. Avec Marie Eugénie, nous pouvons témoigner qu'à travers la Règle, Dieu « fortifie mon attrait et ma vocation »⁹⁸.

■ 96 Marie Eugénie, Notes Intimes n°247/01, Noël 1844

■ 97 Cf. Marie Eugénie, Convocation au Chapitre Général, lettre n°1532, 1^{er} juin 1870

■ 98 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Gros, n°1504, Novembre 1841

La Règle en écriture⁹⁹

Trois thèmes, But, Office, Etudes et 4^{ème} vœu, vont nous faire découvrir la rédaction jusqu'aux Constitutions finales. Ces thèmes, en progression et mouvement, sont signes de l'Esprit à l'œuvre, des influences et circonstances de la vie.

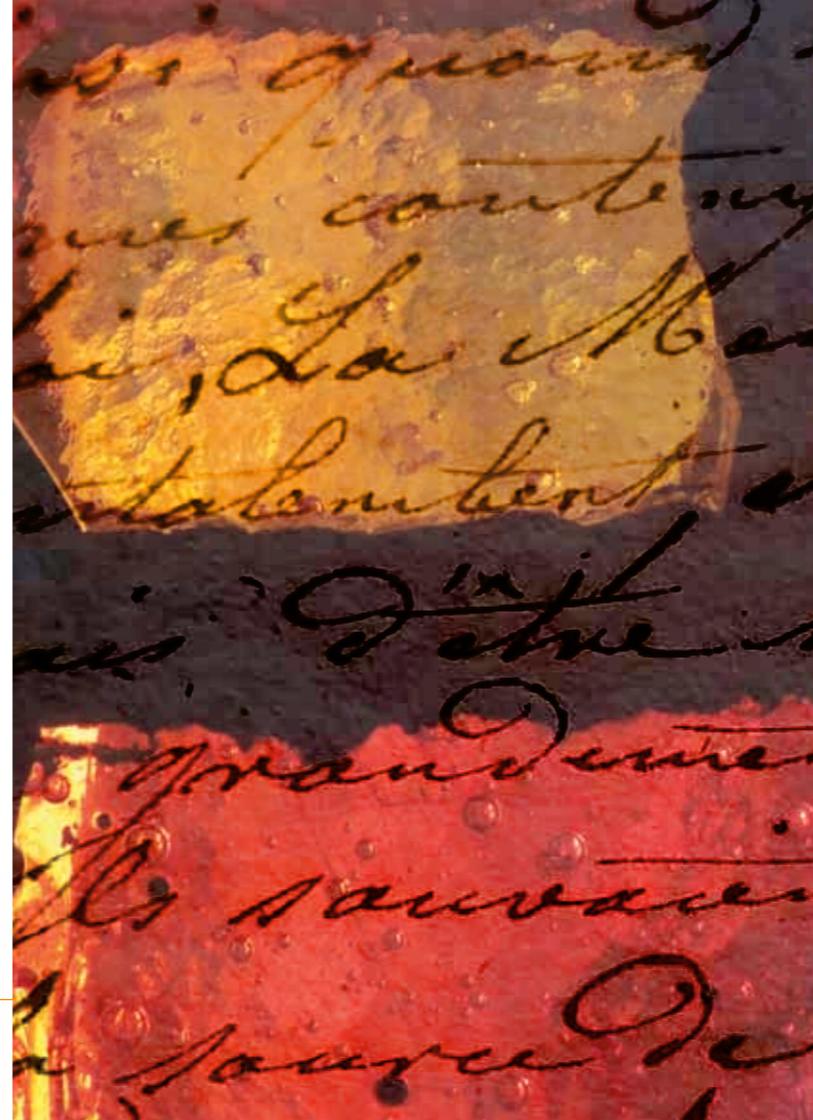
Chargés d'Histoire et d'histoires, de direction et de signification, de Tradition et de traditions, ils brassent aujourd'hui encore notre vie et déplacent nos intelligences et cœurs. Thèmes qui parlent à notre foi et à notre mission, qui ont été l'objet de véritables tensions avec l'Église... Question de vie ou de mort !

Ainsi, en partant du But de l'Institut, « le vrai but, le vrai cachet »¹⁰⁰, nous voyons s'ouvrir un horizon et s'affermir la spiritualité et s'écrire le charisme. À travers le thème de l'Office, c'est la vie spirituelle de l'Église et l'édification personnelle ou formation qui sont en mises en valeur.

Et finalement, présente dès le début, la question des Études qui éclairent la vie contemplative. On y voit s'élargir la mission et s'enrichir notre esprit.

L'Expression du But en évolution

Cet extrait du Prologue de la Règle de Vie actuelle nous renvoie à la pensée de Marie Eugénie aux origines : « Son unique regard tout en Jésus Christ et à l'extension de son règne détermine aujourd'hui encore, la forme de vie des Religieuses de l'Assomption : une vie contemplative soutenue par le silence, l'Office divin, l'oraison, origine et force de leur zèle apostolique et missionnaire »¹⁰¹. En 1840, le Chapitre du But est un résumé de l'Introduction aux Constitutions de l'abbé Combalot, unique Chapitre qui nous est propre puisque le reste est inspiré de la Visitation.



« L'essai des Constitutions que j'y ai joint contient le peu que j'avais fait avec Sœur Thérèse Emmanuel avant ma retraite. Vous me le renverrez avec vos observations en marge... Toutefois dites-moi ce que vous en pensez. Il me semble qu'on pourrait conserver la première phrase et la développer un peu quant à l'esprit de revêtement de Jésus Christ dans l'ordre intellectuel. »

Marie Eugénie
Lettre au Père d'Alzon, n°1592, 12 septembre 1843

■ 99 Texte intégral des Constitutions, Textes Fondateurs I, 1991
■ 100 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 28 août 1843

■ 101 Règle de Vie des Religieuses de l'Assomption, Prologue, 1982



En 1843, Marie Eugénie estimait « ne pas être assez établies pour oser exprimer notre but comme je le sens ». En effet, il ne sera pas exprimé dans les Constitutions de 1844 dont une première tentative, écrite à deux mains, est visible aux Archives. Et pourtant, dans la même lettre, Marie Eugénie déclare : « Le vrai but, le vrai cachet de notre œuvre est dans sa consécration intérieure au mystère de l'Incarnation et la personne sacrée de Jésus Christ, ainsi que l'adhérence de la très Sainte Vierge à Jésus Christ »¹⁰².

Lorsqu'en 1854, il faut écrire le But pour une première présentation à Rome, il y a un seul paragraphe : « s'unir à Notre Seigneur et travailler à le faire connaître et aimer ainsi que sa sainte Mère ». S'ensuivent des moyens : « prière, éducation des classes élevées, éducation des pauvres et retraites des femmes ». Et une touche nouvelle, la possibilité d'aller dans les Missions.

La vie et l'expérience croyante des sœurs vont développer et enrichir le But pour arriver en 1866 à une expression sensiblement la même mais plus détaillée. Il y a un élargissement de la compréhension du mystère de l'Incarnation, Notre Seigneur devient « Notre Seigneur Jésus Christ », et l'apparition du style de vie « moitié contemplative et moitié active » où sont énoncés les moyens. Le Chapitre se termine par cette phrase qui rappelle l'esprit des commencements : « L'Esprit de leur Institut est un grand esprit de foi, de zèle... et d'amour filial pour la Sainte Église ».

Dans sa formulation finale en 1888, le But est structuré différemment et reformulé. Apparaît aussi l'adoration du Saint Sacrement, tellement désirée et souhaitée : « Les Sœurs de l'Assomption ont pour but d'imiter la très Sainte Vierge dans son amour pour Notre Seigneur Jésus Christ, spécialement au très Saint Sacrement de l'autel, et de travailler, par l'éducation et les œuvres de zèle, à faire connaître et aimer Jésus Christ et sa Sainte Église ». La fin attire notre attention : « l'esprit de l'Institut est de tout rapporter à Notre Seigneur Jésus Christ ... et travailler par toute leur vie à étendre le Règne du Sauveur ». Élan imprimé, zèle reconnu et expérience mise en mots, aboutissement de nombreuses batailles pour faire reconnaître et exprimer dans le But l'adoration et le zèle, reprenant le 4^{ème} vœu.



■ 102 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 28 août 1843

L'Office Divin

Quelques mois avant la fondation, Marie Eugénie reçoit la devise *Maria assumpta est*¹⁰³, alors qu'elle prie l'Office de l'Assomption.

Comme il l'a déjà été dit, très tôt, le grand Office « est l'attrait de toutes les sœurs »¹⁰⁴. « Rien ne conserve l'esprit religieux à l'égal de l'Office, il permet de s'identifier à la vie spirituelle de l'Église et d'atteindre le développement paisible de la foi dans les choses de l'intelligence »¹⁰⁵. Ce sera un combat de le préserver alors que les supérieurs ecclésiastiques veulent le supprimer au nom du réalisme, proposant tour à tour l'Office de la Sainte Vierge ou encore le bréviaire parisien, affirmant : « l'Office en latin est approuvé en général comme faisant partie du règlement des religieuses mais il n'est pas indispensable. Ne pourrait-on pas y substituer une œuvre plus utile ? »¹⁰⁶

Mais elles tiendront bon : « il faut le conserver comme le plus cher de nos biens et inspirer à celles

*qui nous suivront un si grand amour pour la prière de l'Église, qu'on nous la laisse toujours »*¹⁰⁷.

Comment cela s'exprime-t-il dans les Constitutions ? Au début, en 1840, c'est un chapitre entier qui est consacré à l'Office, inspiré de la Visitation. D'emblée, la solennité et la gravité s'imposent : « l'Office romain sera récité au chœur, avec beaucoup de respect et d'attention. Au premier coup de cloche, toutes les Sœurs quitteront leurs occupations pour s'y rendre, comme étant appelées par leur divin époux. Elles se réuniront dans l'avant-chœur pour entrer dans la chapelle avec une modeste gravité et faire deux à deux une profonde inclination au Saint Sacrement ». On insiste sur la dignité qui doit être réservée à cet acte important auquel il ne faut pas manquer et on y voit un art de vivre s'y déployer, une liturgie de la vie et une formation pour le Royaume. Elles sont 4 sœurs de chœur !

En 1844, changement de style, davantage celui de l'observance, avec une insistance sur l'importance de la présence à l'Office, appelé la « prière publique de la Communauté, qui nous fait prendre part aux désirs et aux intérêts de l'Église et doit devenir pour nous la grande source de force,

de lumière et d'esprit religieux même dans les devoirs actifs ». Il est le lieu où s'exerce la charité, où s'établit la communauté, où se construit notre 'être pour le Royaume'.

La période qui va suivre, sera douloureuse pour nos mères. Lors de la présentation des Constitutions en 1866, l'abbé Véron¹⁰⁸ émet des réticences qu'il communique à Rome et freine dans le but de retarder l'approbation des Constitutions.

L'Office est désormais inscrit dans le But de l'Institut, ce qui lui donne une importance. Le chapitre, lui, a été considérablement réduit. L'insistance porte sur l'esprit dans lequel on célèbre : *fidélité, zèle et attention*. La responsabilité de chacune est engagée, car il est *un des devoirs les plus chers imposés par la Règle*. Cependant, Rome reste sceptique et parmi les Animadversions émises au moment de l'approbation de l'Institut, le 14 septembre 1867, une concerne l'Office¹⁰⁹. Forte de l'expérience et sûre de la nécessité, Marie Eugénie justifiera 'notre choix' : « Pour l'Assomption et sa vocation spéciale de faire sortir l'action de la prière, insister sur l'adoration et l'Office comme forme nécessaire à l'Institut »¹¹⁰.

Dans les Constitutions proposées en 1888, on ajoute encore un paragraphe : « Que l'Office, prière de l'Église, soit la première et principale dévotion des sœurs, fidèles héritières du zèle qui a animé les premiers membres de la Congrégation pour la sainte Liturgie ». Il s'agit de « donner à la dévotion le caractère le plus ecclésiastique, le plus solide, le plus universel, le plus traditionnel, ce qui résume toute la louange qui a été donnée à Dieu depuis les premiers temps de l'Église, depuis la Synagogue et les Patriarches »¹¹¹.

Que diront les autorités de l'Église ? En mars 1888, Marie Eugénie se rend à Rome où elle apprend à nouveau des réticences pour l'Office. Un cardinal l'invitera même à refuser l'approbation si elles ne sont pas levées. Déterminée, elle aura cette réponse : « Notre but est l'adoration du Saint Sacrement, la récitation du grand Office, et l'éducation des enfants ». Le 14 avril 1888, un télégramme arrive à Auteuil et Cannes : « Décret obtenu. Constitutions pas altérées. Eugénie. » Mission accomplie ! C'est une vraie bataille qui a été livrée pour garder ce bien si cher et tellement nécessaire à la mission. Des Instructions¹¹² de Chapitre et, aux Archives, divers Bréviaires en témoignent.

■ 103 Marie Eugénie, Lettre à Joséphine de Commarque, n°1176, 21 novembre 1838
■ 104 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Gros, n°1504, novembre 1841
■ 105 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1556, 19 juillet 1842
■ 106 Note de Mgr Affre sur les Constitutions de 1840

■ 107 Les Origines de l'Assomption I (Ed. 1898), pp.416-418

■ 108 Voir encart p. 73 et Partage Auteuil n° 78
■ 109 24 Animadversions ou remarques émises par Rome à propos des Constitutions de 1866
■ 110 Réponse à l'Animadversio 11 de Rome, 1867, (001-f)

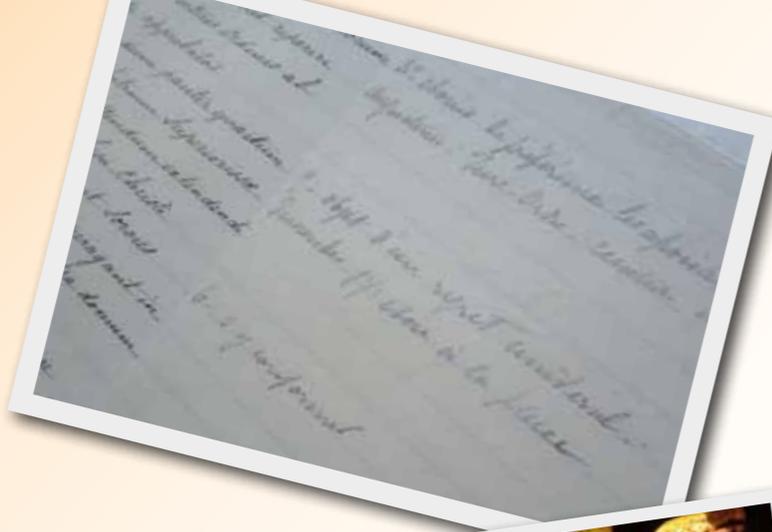
■ 111 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 12 mai 1878
■ 112 Sœur Thérèse Maylis, Etudes d'Archives n°1, Partie II A

Études et 4^{ème} vœu

Deux Chapitres ont le plus embarrassé Marie Eugénie, celui des études et l'article sur la pauvreté.¹¹³ Pour elle, « ce qui distingue nos études, ce n'est pas d'apprendre plus mais c'est d'apprendre tout ce que je viens de dire avant le reste ! »¹¹⁴

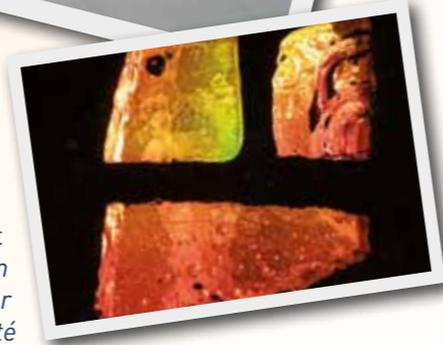
C'est la référence à la foi. Car, dira-t-elle plus tard, « qu'est-ce qui agrandit le caractère et l'intelligence dans l'étude, qu'est-ce qui coordonne puissamment toutes les choses apprises, leur sert de but, de lien, de raison ? En un sens, c'est une philosophie, en un autre plus large, c'est une passion. Mais quelle passion donner ? Celle de la foi, celle de l'amour, celle de la réalisation de la loi du Christ »¹¹⁵.

Dès le début en 1840, un chapitre sur les Études expose que « le temps consacré à l'étude comme à l'instruction des élèves est le plus grand moyen d'étendre le Royaume de Notre Seigneur et il n'y a rien d'autre à y chercher, ni amour-propre, désir d'apprendre, ni curiosité, ennemie de l'humilité et de la simplicité évangélique ». Pour les Constitutions de 1844, l'orientation spirituelle – « que toutes les forces de leur intelligence soient appliquées



à Jésus Christ aussi bien que toutes les affections de leur cœur » - et apostolique – « donner l'amour et la connaissance de la vérité » - sera plus développée. Les études sont bien le « plus grand moyen d'étendre le Règne, mais par l'humble usage d'une capacité qui vient tout entière de Dieu » !

Les sœurs sont invitées à regarder les « maisons comme des écoles de l'Esprit de Jésus Christ ».



Trois grandes bases sont mises en valeur : « le recueillement, la foi vive et profonde et la charité ». On ressent l'unité de vie, pas d'écart entre intelligence et foi.

Quelques années plus tard, en 1866, le chapitre disparaît des Constitutions mais « le plus grand moyen d'étendre le Royaume » va trouver une nouvelle forme dans le 4^{ème} vœu¹¹⁶ : « travailler par toute leur vie à étendre le règne de Notre Seigneur Jésus Christ dans les âmes ». Ce vœu devient un « vœu de mission » et implique pour les sœurs qui le font, l'engagement d'être prêtes à partir.

Ce désir du Règne était déjà présent à travers la « pensée de zèle »¹¹⁷ de nos premières mères, comme un élan missionnaire. Au jour de leur profession perpétuelle, Marie Eugénie et les premières sœurs l'avaient exprimé ainsi : « Me consacrer, selon l'esprit de notre Institut, à étendre par toute ma vie le Règne de Notre Seigneur

Jésus Christ dans les âmes ». Rome en demandera la suppression. Thérèse Emmanuel écrira : « objet d'un regret universel : demander quelque chose à la place »¹¹⁸.

Finalement, peu de sœurs auront fait ce vœu : les premières, Gertrude en partant au Cap, Marie Agnès à Malaga et quelques autres...

Mais l'idéal de zèle va se retrouver en 1888, dans le But de la Congrégation comme faisant partie de l'esprit de l'Institut, et non plus sous forme de vœu : « tout rapporter à Notre Seigneur Jésus Christ et travailler par toute leur vie à étendre dans les âmes le Règne du Sauveur ».

Du But, de l'Office, des Études au travail pour le Règne, c'est la formule des vœux ! « Par amour de Jésus Christ et pour répondre à son appel, je veux me donner à Lui, librement et pour toujours, et travailler par toute ma vie à étendre son Règne »¹¹⁹.

« Mais quelle passion donner ? Celle de la foi, celle de l'amour, celle de la réalisation de la loi du Christ. »

Marie Eugénie

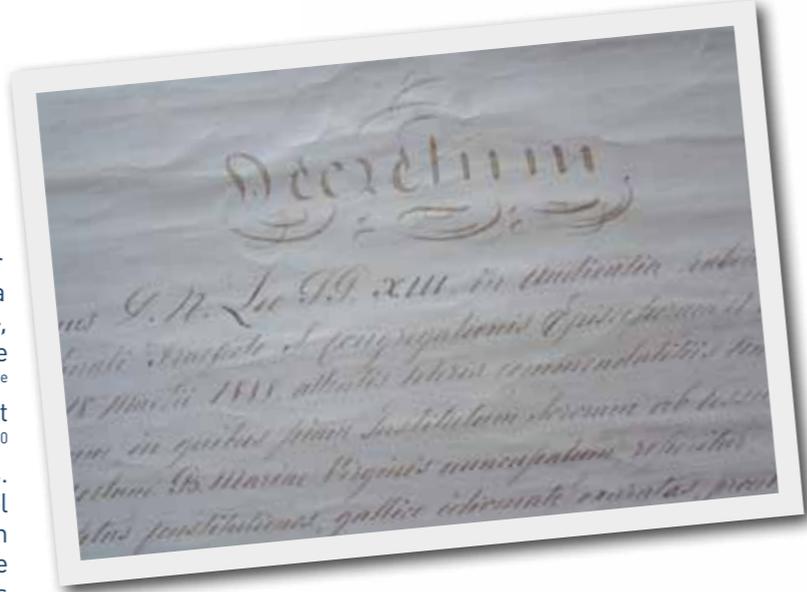
■ 113 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1615, 27 avril 1844
■ 114 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1556, 19 juillet 1842
■ 115 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1627, 5 août 1844

■ 116 Sœur Thérèse Maylis, Etudes d'Archives n°1, Partie II B
■ 117 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Gros, n°1504, novembre 1841

■ 118 Thérèse Emmanuel, réponse à l'Animadversio 5 de Rome, 1867 (001-f)
■ 119 Règle de Vie des Religieuses de l'Assomption, n°39, 1982

Les Constitutions sont désormais prêtes, les évêques des diocèses où se trouve la Congrégation, France, Angleterre et Espagne, ont rédigé pour Rome des lettres de recommandation. En 1888, Marie Eugénie passe à Cannes saluer Thérèse Emmanuel qui l'assure toujours de la même manière, « Dieu sera avec vous, chère Mère », avant de se rendre à Rome. Elle est accompagnée par Marie Catherine, 35 ans, qui sera la 3^{ème} Supérieure Générale. Les démarches sont longues... mais finalement les Constitutions¹²⁰ sont approuvées sans modifications significatives. Le décret est signé par le Pape Léon XIII le 11 avril 1888 et transmis le 14 avril à Marie Eugénie qui en informe aussitôt Auteuil et Cannes par télégramme et à Thérèse Emmanuel, adresse ses dernières lignes : « point de changements importants et je suis contente de la plupart, sauf que le français est quelquefois un peu maltraité dans la rédaction »¹²¹.

De retour à Cannes, le 29 avril, veille de sainte Catherine de Sienne et de l'anniversaire de la Fondation, Marie Eugénie se rend auprès de Thérèse Emmanuel qui, atteinte de tuberculose, vit ses derniers instants. Sur son lit, l'approbation, témoin de ce long chemin à deux. C'est le temps des adieux : « J'appartiens à l'Assomption, ma vie lui a été entièrement consacrée, je ne la quitte pas, je vais



à l'Assomption de l'Éternité. De grands devoirs restent aux Anciennes : elles doivent montrer le chemin, entraîner les nouvelles et affirmer ce que nous devons être. La Congrégation entre dans une phase nouvelle : phase de développement et d'épanouissement par la consécration que l'Église vient de faire de notre vie. Nous devons nous renouveler dans notre premier esprit, pour donner à Dieu la gloire qu'il attend de nous »¹²².

■ 120 Constitutions : ce terme sera adopté définitivement à la place de Règle, tout comme « Religieuses » remplacé par « Sœurs »

■ 121 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1174, 15 avril 1888

■ 122 Cf. Partage Auteuil, n°52

Elle renouvelle ses vœux selon la formule approuvée par les dernières Constitutions, et accablée par la souffrance, elle se tourne vers son Seigneur : « jusqu'à quand faudra-t-il souffrir ? » Elle envisage pourtant son retour à Auteuil prévu le 7 mai : « comment pourrai-je faire le voyage ? Par obéissance, j'y arriverai ! »

Thérèse Emmanuel meurt le 2 mai 1888 au soir, entourée de ses sœurs, et Marie Eugénie dira : « Je ferme vos yeux, chère Mère, vous qui avez si souvent éclairé mon chemin sur la terre ! »

■ 123 Thérèse Emmanuel, dernières paroles in Récit des derniers jours de Thérèse Emmanuel, mai 1888

■ 124 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père Picard, n°3684, 15 avril 1883

« Je ferme vos yeux, chère Mère, vous qui avez si souvent éclairé mon chemin sur la terre ! »

Marie Eugénie

Le lendemain, après avoir cueilli des roses au jardin, avec l'infirmière, Marie Eugénie décore son lit : « je vous offre ces fleurs, chère Mère, vous qui m'en avez si souvent envoyé »¹²³. Marie Eugénie, en perdant Thérèse Emmanuel a perdu la moitié de sa vie.¹²⁴ Se clôture ici un chemin qui était complicité : « je l'engage au courage et elle me prêche la suavité tandis qu'elle est la plus courageuse et moi la plus faible »¹²⁵.

Le 3 mai, Marie Eugénie écrit à la Congrégation : « vous savez toutes ce qu'était cette Mère, ce que nous devons à son esprit de prière, de zèle, à son amour ardent pour tout ce qui était du service de notre Seigneur, l'Office, l'adoration, l'esprit religieux. Elle s'y est consumée »¹²⁶.

Mgr Gay, qui pendant 40 ans a été son père spirituel, fera un éloge funèbre. Il la considérait

comme une « contemplative admirable. » « Elle prenait si absolument son appui sur Dieu... Son âme avait comme une fenêtre constamment et largement ouverte sur le monde invisible »¹²⁷.

■ 125 Marie Eugénie, Notes Intimes n°180/01, 7 janvier 1842

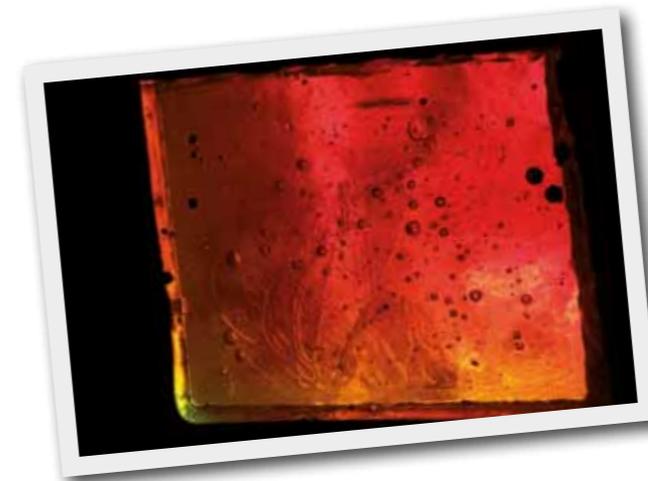
■ 126 Marie Eugénie, Lettre à la Congrégation, 3 mai 1888

■ 127 Mgr Charles Gay, Allocution prononcée au service de trentaine de Thérèse Emmanuel, 2 juin 1888, chapelle d'Auteuil



Marie Eugénie évoquera au Chapitre Général de 1888 « la Mère plus regrettée que toutes les autres... dont la bénédiction était sur nous, tout le monde n'aura pas les mêmes grâces, mais tout le monde peut faire les mêmes efforts »¹²⁸.

La route continue, la Congrégation est en expansion : ce qui importe, ce ne sont pas les chiffres. C'est la *ruche* et la *barque* dont il faut assurer la mission, cette amitié de Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel qui traverse les mers, en *barque* et qui construit la communauté, en *ruche*.



■ 128 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 2 septembre 1888

*L'abbé Paul Véron (1815-1867)*¹²⁹

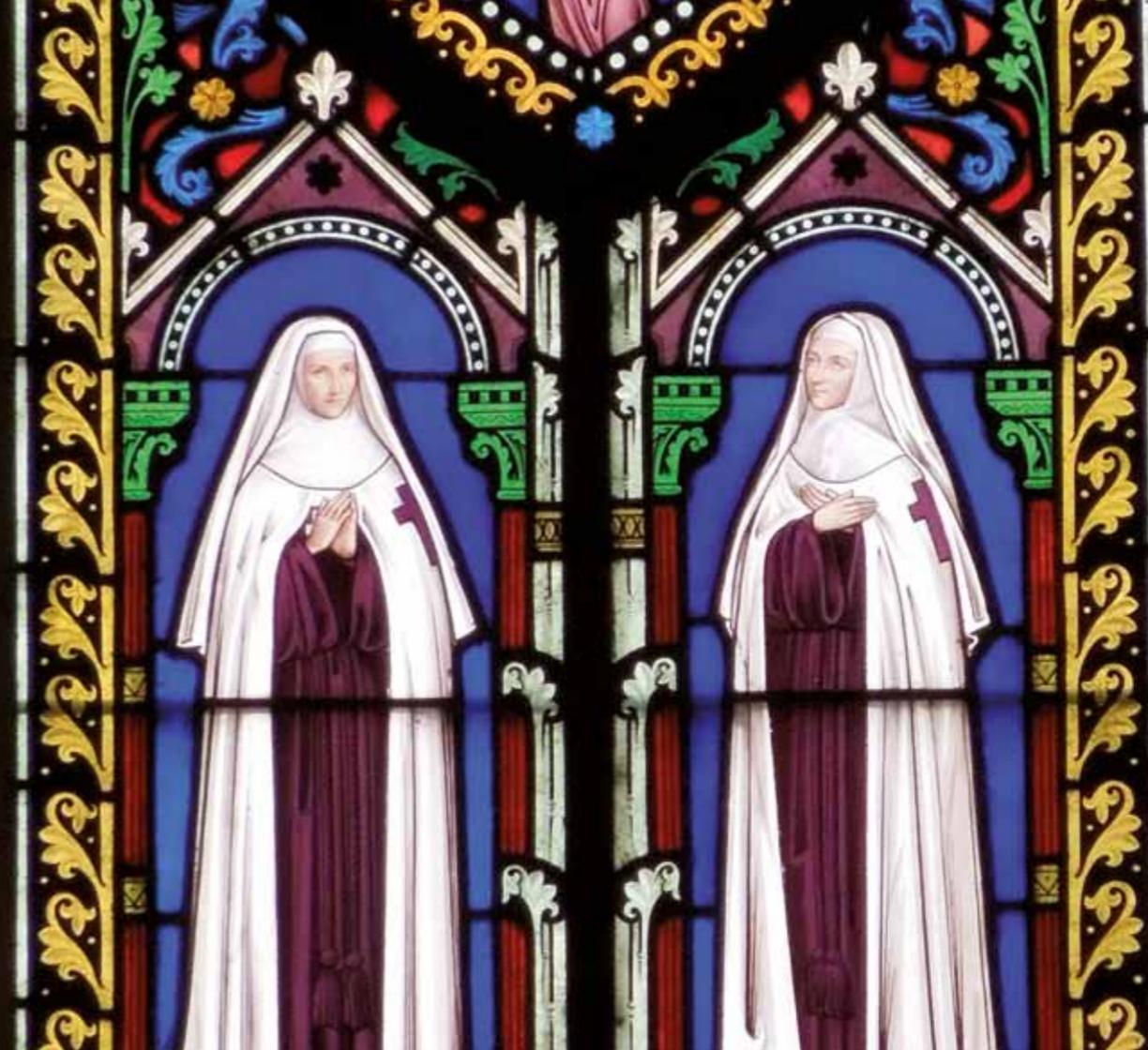
L'abbé Véron, Supérieur ecclésiastique depuis 1859, d'abord bienveillant, va changer d'attitude au moment de la présentation des Constitutions à Rome. Il craint que la Congrégation se détache de son autorité en se rattachant à Rome. En 1866, Marie Eugénie part à Rome pour présenter les Constitutions et demande la bénédiction et une lettre de recommandation à l'Évêque, ce qui est donné mais avec une réserve dictée par le Supérieur ecclésiastique, à savoir qu'on enverra des renseignements à Rome au moment voulu.

Ces renseignements sont un véritable dossier d'accusation contre Marie Eugénie, son autorité et son Gouvernement. Pendant ce temps, l'abbé Véron se présente régulièrement à Auteuil avec une autorité inadmissible, interférant en tout, finances, changements des sœurs jusqu'aux voyages de Marie Eugénie qui, face à cette situation, envisage de donner sa démission, de convoquer un Chapitre Général, de déplacer la Congrégation dans le diocèse de Versailles. Mais l'abbé Véron est nommé dans une paroisse de Paris où il mourra subitement en mars 1867. Les démarches reprendront dès lors, et la partie sur le Gouvernement enfin rédigée pourra être présentée à Rome.

■ 129 Cf. Partage Auteuil n°78

*« **L**e pilote qui conduit un vaisseau tient toujours les yeux fixés sur la boussole, pour pouvoir diriger le navire ; il ne s'inquiète ni des nuages, ni du vent ; il met toute son attention à se tenir dans la position qu'il doit garder pour arriver au but du voyage... »¹³⁰*

Thérèse Emmanuel



L'affection mutuelle

« Je vous aime en Mère, en sœur, en amie... »

Sur la barque de l'Assomption, la relation entre Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel prend des teintes différentes selon les époques... de la fondation aux fondations, entre incompréhension passagère et déclarations de fidélité, entre vie quotidienne et réflexions sur les Constitutions, la traversée n'a pas été sans vagues mais le voyage au long cours de la fondation consolide l'union des cœurs des deux « fondatrices », scellant leur estime mutuelle par chaque épreuve surmontée pour « la vie de notre Assomption »¹³¹...

Quand les obligations dues aux fondations, le besoin de repos, le travail des Constitutions provoquent l'éloignement, leur correspondance ne tarit pas d'amitié fraternelle et de délicatesse. Thérèse Emmanuel exprime souvent, au nom des sœurs, le manque lié à l'absence : « Voilà dix jours que nous sommes sans vous, votre absence me pèse beaucoup (...) Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous êtes pour moi »¹³².

De l'agrément du jardin aux parents d'élèves, les partages mutuels pourraient ne jamais avoir de fin : « Que de choses déjà j'ai besoin de vous dire (...) mon cœur est tout plein de paroles quand il se tourne vers vous »¹³³.

En 1850, Thérèse Emmanuel part pour Richmond ; Marie Eugénie se sent seule : « Vous lui manquez bien souvent à ce pauvre cœur qui pourtant se réjouit du bien que vous faites... »¹³⁴ L'accompagnement à distance se double d'une attention affectueuse : « Que la grâce et la paix de Notre Seigneur soient avec vous, ma chère fille... soignez-vous bien, prenez des voitures, ne marchez pas trop. »¹³⁵

Même si parfois surgissent les questions : « Je vous trouve excellente, ma bonne et toute chère fille, dans votre charge, comme je l'ai toujours attendu de vous (...) encore que, lorsque j'aurai le temps, je veuille vous faire quelques observations pour des choses que je croirais mieux autrement. »¹³⁶

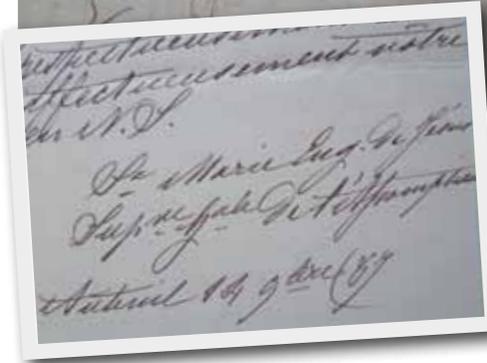
À l'affection de Marie Eugénie qui aime « en Mère, en sœur, en amie »¹³⁷, répond le dévouement de Thérèse Emmanuel : « depuis que vous êtes mère, je suis fille et pour vous avoir aimée plus longtemps, je crois vous aimer mieux que personne. »¹³⁸ Marie Eugénie regrette que Dieu ne lui ait pas donné d'ailes pour « aller un jour chaque semaine à Richmond »¹³⁹. Elle attend le retour de sa compagne avec grande impatience !¹⁴⁰

À travers la correspondance, on perçoit ce besoin de tout porter ensemble : les fondations, les impressions sur les maisons, les détails d'architecture¹⁴¹, la composition des communautés¹⁴², les changements de chambre¹⁴³, les maladies, le manque de ferveur ou le renoncement exemplaire, la recherche d'argent, les projets, les évêques, les jeunes sœurs... De « votre fille à jamais dévouée », signature habituelle de Thérèse Emmanuel, à la « mère toute à vous », « au pied de la croix » ou « dans le cœur de Jésus », ce sont

cinquante années d'une relation de grande épaisseur, reliant comme un fil invisible 1839 à 1888.

« Je vous aime en Mère, en sœur, en amie de toute l'étendue de mon cœur et de ma confiance. »

Marie Eugénie
Lettre à Thérèse Emmanuel, 26 mai 18501, o.23



■ 130 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices, vol. 1, p. 207
■ 131 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 14 février 1886
■ 132 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 20 octobre 1844

■ 133 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°260, 14 octobre 1844
■ 134 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°290, 8 juillet 1850
■ 135 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°282, 22 mai 1850
■ 136 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°316, 23 décembre 1850

■ 137 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°284, 26 mai 1850
■ 138 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 2 janvier 1852, Saint Nom de Jésus
■ 139 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°328, 6 avril 1851
■ 140 Cf. Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°355, 12 novembre 1851

■ 141 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1013, 6 mai 1883
■ 142 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1071, Samedi (St ?) 1885 : « Je me hâte de vous dire pour S. Marie Bathilde que je ne voudrais pas l'envoyer à Lyon sans m'être entendue avec la Mère Agnès, à cause de la présence de S.M. Paul. »
■ 143 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1068, 22 mars 1885

Marie Eugénie, Supérieure Générale

Une « charge bien lourde »



La force de cette amitié aida Marie Eugénie à porter sa charge de Supérieure Générale, acceptée par obéissance au projet de Dieu. Dès son arrivée à la Visitation, en 1838, elle demande la grâce de « mourir à toute cette vie d'égoïsme et d'amour-propre qui se retrouve et se réveille toujours » en elle¹⁴⁴.

L'union au Christ, qui la décentre d'elle-même, est une marque constante de sa vie spirituelle. Le 18 mars 1839, juste avant de revenir à Paris, elle écrit à l'abbé Combalot : « J'espère... qu'il n'y aura jamais dans notre œuvre de peines de pour nous, et que nous parviendrons à porter les autres si doucement et si constamment qu'ils n'aient jamais à souffrir ... »¹⁴⁵.

Oubli de soi et acceptation des peines, pour le bonheur de ses sœurs... voilà comment elle envisage, dès les premiers jours, son rôle au cœur de la communauté. Elle s'appuie sur l'abbé Combalot qu'elle reconnaît comme son Supérieur, s'efforçant de lui obéir malgré ses originalités.

Lorsque survient la mésentente avec lui, elle se sent « chargée par sa position »¹⁴⁶ de devoir exprimer les désirs de ses sœurs, « le plus franchement possible »¹⁴⁷. Elle assume donc son rôle en servant l'unité de la jeune communauté. La conséquence est grave : on se retrouve sans Supérieur et Marie Eugénie cherche une voie possible d'avenir, persévérant dans l'oubli d'elle-même, avec un grand sens de la responsabilité¹⁴⁸.

N'ayant « jamais voulu fonder »¹⁴⁹, elle accepte de porter « la charge qui a été remise sur elle à la fois si jeune d'âge et de vertu », dans cette « fondation sans fondateur (ou pire que sans fondateur) »¹⁵⁰.

Elle répète au Père d'Alzon qu'elle n'a pas choisi cette lourde tâche, soulignant qu'il faudrait aux sœurs « un peu d'expérience et d'encouragement de la part de gens qui en eussent... cette parole d'autorité d'un fondateur ou d'un supérieur »¹⁵¹.

Pour le Christ, elle accepte « de tenir dans les cœurs une place dont les charges pèsent souvent à son caractère »¹⁵², dans le service et la charité à l'égard des autres¹⁵³. Elle se plaît à contempler Jésus dans sa vie publique, « comme modèle de supériorité », souhaitant « étudier toutes ses actions et toutes ses paroles dans l'Oraison pour se former comme Supérieure », en « pesant ses paroles comme on pèse de l'or avec grand respect et grand zèle de s'y conformer »¹⁵⁴. Elle recourt à l'obéissance lorsque « le gouvernement devient pesant »¹⁵⁵ et qu'elle se sent « inhabile » pour diriger les sœurs, les laissant trop à leur propre liberté. Elle tâche alors « seulement de les aider à se donner toutes à Jésus Christ »¹⁵⁶.



■ 144 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°40, 15 août 1838, 1^{re} journée à la Visitation
■ 145 Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°85, 18 mars 1839
■ 146 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé Combalot, n°134, 5 avril 1841
■ 147 Cf. Marie Eugénie, Lettre à l'abbé de Salinis, n°1503, 16 mai 1841

■ 148 Ibidem
■ 149 Marie Eugénie, Conversation sur les commencements de la Congrégation, 30 avril 1881 (in Textes Fondateurs II, p.237)
■ 150 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1561, 16 septembre 1842

■ 151 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1552, 5 juin 1842
■ 152 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1777, 10 octobre 1846
■ 153 Cf. Marie Eugénie, Notes Intimes, n°190/01
■ 154 Marie Eugénie, Notes Intimes, n°206/01, 18 février 1848, Retraite

■ 155 Cf. Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°312, 18 novembre 1850
■ 156 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1571, sans date

Malgré tout, Marie Eugénie est vraiment reconnue par la communauté, Thérèse Emmanuel la première : « *c'est vous, ma petite mère, qui obtenez par votre fidélité l'union avec Notre Seigneur qui vous soutient dans votre pénible charge* »¹⁵⁷.

Elle conçoit aussi son rôle de Supérieure comme celui d'une femme d'affaires¹⁵⁸. Pour elle, l'œuvre est première. Enchaînant les parloirs, la correspondance et les voyages, elle s'attache toujours « *au bien général de la maison* » plus qu'aux « *intérêts ou caractères individuels* »¹⁵⁹.

Le Père d'Alzon ne cesse de l'encourager à assumer cette charge. Lors de son premier voyage à Nîmes, pour le travail des Constitutions, elle écrit à Thérèse Emmanuel : « *Il veut que je sorte d'ici avec la résolution d'agir toujours en Supérieure* »¹⁶⁰. Il la convainc aussi d'envisager la possibilité d'être toujours réélue¹⁶¹.

Lors du Chapitre de 1858, Thérèse Emmanuel, Assistante Générale, propose que l'élection de Marie Eugénie soit rendue définitive à vie car « *nulle ne peut mieux qu'elle avoir la confiance des sœurs et les gouverner selon les desseins de Dieu* »¹⁶².

« *Je demande à Notre Seigneur de vous rendre forte... pour maintenir ce que nous avons reconnu ensemble être absolument nécessaire pour la vie de notre Assomption.* »

Thérèse Emmanuel,
Lettre à Marie Eugénie, 14 février 1886

Cette dernière se dit « *prête à accomplir ce qu'on voudra et décidera* », à condition de toujours pouvoir donner sa démission ou qu'on puisse la lui donner en cas de force majeure.

En 1864, Marie Eugénie demande un Conseil permanent pour servir d'appui et de contrôle aux Supérieures Générales et partager la responsabilité des corrections nécessaires pour les Constitutions¹⁶³. L'histoire

des Chapitres Généraux met en lumière son souci permanent pour « *agir en accord avec toute la Congrégation* », dans une réelle collégialité.

L'amitié spirituelle avec le Père d'Alzon

À Chatenay, en 1838, Marie Eugénie rencontre pour la première fois le Père d'Alzon, jeune ami de l'abbé Combalot. Sans lui parler longuement, elle sent pour lui, « *beaucoup d'estime et de confiance* ». Une correspondance, basée sur la liberté mutuelle, la franchise et la résolution de ne jamais craindre de blesser l'autre, s'établit dès 1840. En 1841, au départ de l'abbé Combalot, Marie Eugénie trouve en lui un appui sûr, heureuse de voir « *tant de rapports d'idées* » entre eux. Encouragée dans sa charge de Supérieure, trouvant un interlocuteur à l'esprit large pour définir avec elle l'esprit de l'Assomption, ayant recours à lui pour toutes les inquiétudes de son cœur, Marie Eugénie s'en remet souvent avec obéissance à sa parole. Il aide à la rédaction des Constitutions tandis qu'elle soutient la fondation des Pères et leur développement. L'influence réciproque est indéniable ; leur relation, qui traversera quelques incompréhensions liées au développement des deux Congrégations, résiste aux tempêtes.



L'année avant sa mort, le Père d'Alzon écrit à Marie Eugénie : « *Il n'y a que Dieu qui reste, et quelques amis, quand Dieu le permet. Je vous mets au premier rang de ceux qui me restent.* »¹⁶⁴

■ 157 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 1843

■ 158 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°287, 13 juin 1850

■ 159 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°291, 11 juillet 1850

■ 160 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°261, 16 octobre 1844

■ 161 Cf. Marie Eugénie, Notes Intimes, n°195/01, 30 octobre 1844, direction donnée par le Père d'Alzon

■ 162 Cf. Cahier des Chapitres Généraux, cité in Partage Auteuil n°34, p.30

■ 163 Ibidem

■ 164 Père d'Alzon, Lettre à Marie Eugénie, 24 mai 1879

Thérèse Emmanuel, Maîtresse des novices

« Je t'éclaire... c'est pour les autres »

Alors que Marie Eugénie se donne à la mission de Supérieure, Thérèse Emmanuel occupera presque toute sa vie la charge de Maîtresse des novices : « Nulle n'est si continuellement dans la fatigue de la charge des autres (...). Elle est chargée de plus de sœurs et de plus ennuyeuses que moi (...) Elle porte certes plus de la moitié de ma charge, outre qu'elle est toujours prête à aider ou à remplacer les autres... »¹⁶⁵

Marie Eugénie trouve parfois que Thérèse Emmanuel « attire trop ses novices à elle »¹⁶⁶, ne sachant pas s'effacer¹⁶⁷. Elle y voit un danger pour l'avenir, craignant que les novices, trop attachées à leur première Supérieure, ne reconnaissent pas sa propre autorité. Ne sachant pas trop comment en parler à Thérèse Emmanuel, elle décide finalement de changer elle-même d'attitude pour aller davantage vers les jeunes sœurs et créer des relations de confiance. Quand elle dirige les jeunes professes, après leur noviciat, elle veille à

les occuper « de pensées sociales, d'idées larges et actives » pour prendre le contrepied de Thérèse Emmanuel qui, tenant à l'exactitude dans les petites choses, lui « semble fort clore dans les âmes (...) l'entrée dans les mystères et dans l'union à Jésus Christ »¹⁶⁸. Accordant beaucoup d'importance à la formation, Marie Eugénie considère que tout reposera à l'avenir sur les jeunes sœurs : « la Congrégation est perdue si elles n'ont pas tout l'esprit qui doit l'animer (...) Nous sommes toutes des pierres de fondation »¹⁶⁹.

Malgré tout, il ne fait aucun doute que le rôle de Maîtresse des novices sied bien à Thérèse Emmanuel et l'aide à sortir d'elle-même : « elle ne devance pas la grâce, elle sait attendre et patienter, ménager les faibles, soutenir et stimuler les forts. »¹⁷⁰ Son amour de la vie religieuse rythme ses exigences : « Cette âme de feu ne pouvait supporter qu'on abaissât la vie religieuse au point d'en faire les actes sans y penser. »¹⁷¹



Dans ses instructions aux novices, elle compare les petits détails de la vie religieuse à des « diamants » : « chaque mot de notre Règle a été pesé avec le plus grand soin (...) La vie religieuse est comme une mine d'or où la moindre parcelle, le moindre atome est précieux. »¹⁷² Elle insiste aussi sur l'importance de l'intention du cœur par laquelle on élève vers Dieu les choses les plus simples¹⁷³, car « il n'y a rien d'indifférent ni d'inutile dans la vie spirituelle »¹⁷⁴.

Elle se voit comme une mère, chargée de « donner la vie », de former les novices à « une vie nouvelle, la vie de Jésus Christ »¹⁷⁵, qui unit les sœurs les unes aux autres¹⁷⁶, une vie qu'il faut « entourer de soins et de culture »¹⁷⁷. Sa vision de l'accompagnement est respectueuse de l'unicité des personnes appelées à « découvrir le bien qui est en elles pour qu'on les aide à le développer »¹⁷⁸, en accueillant humblement les « saisons » du cœur.

■ 165 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1566, 23 novembre 1842
■ 166 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n° 1698, 22 décembre 1845
■ 167 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1777, 10 octobre 1846

■ 168 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1705, 11 janvier 1846
■ 169 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°325, 22 mars 1851
■ 170 Une Mystique du XIXème siècle, Thérèse Emmanuel, p. 107, 1934
■ 171 Ibidem, p.110

■ 172 Thérèse Emmanuel, Instructions aux Novices, volume 1, p.5, 1901
■ 173 Ibidem p. 34
■ 174 Ibidem p. 7
■ 175 Ibidem p. 18

■ 176 Cf. Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices de l'Assomption, volume 1, p.9
■ 177 Cf. Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices de l'Assomption, volume 1, p.19
■ 178 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices de l'Assomption, volume 1, p.16



« ... Ce qui donne du mérite à nos actions, c'est l'esprit intérieur par lequel nous les élevons vers Dieu. »

Thérèse Emmanuel

On devient peu à peu religieuse en faisant passer l'enseignement dans la vie et en prenant garde de ne pas vouloir devenir Chartreux si l'on est Jésuite¹⁷⁹ ! Cette transformation intérieure nécessite la coopération et l'engagement des novices qui sont partenaires de leur propre formation, les accompagnatrices ne pouvant que travailler autour d'elles¹⁸⁰.

Attentive aux dons des sœurs, mais aussi à leur tristesse et à leur combat, les renvoyant sans cesse au Seigneur, leur « ami », leur « frère », leur « époux »¹⁸¹, Thérèse Emmanuel accueille sa charge comme l'accomplissement de la Parole de Dieu sur elle : « Je t'éclaire avec un soin infini, mais... c'est pour les autres. Je t'ai fait canal, c'est pour arroser. » Et au sujet des sœurs : « Chacune a son parfum, sa couleur, sa forme, sa nuance différente et particulière. Il ne faut pas vouloir que toutes soient les mêmes... C'est cette variété qui fait la beauté de l'ensemble de ce jardin. Il faut vouloir aider chacune à être ce qu'elle doit être... »¹⁸²

Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel nous donnent l'exemple de la fidélité à l'amour du Christ et à son appel, du sens de la responsabilité et de la simplicité du cœur à travers toutes nos fragilités humaines. Comment ne pas rendre grâce pour ces deux sillages marquant la traversée de la barque commune de l'Assomption ?

« Les divers sentiments que nous éprouvons sont comme les différentes saisons (...) et, comme la nuit succède au jour et la pluie au beau temps, nous ne devons pas nous étonner de ressentir dans notre âme des obscurités et des ténèbres après les douceurs et les lumières. »

Thérèse Emmanuel
Instructions aux novices, volume 1, p.23

■ 179 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices de l'Assomption, volume 1, p.47 : « Un Jésuite qui aspirerait à la perfection d'un Chartreux serait un pauvre Jésuite. »

■ 180 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices, volume 1, p.63, 1901

■ 181 Cf. Thérèse Emmanuel, Lettre à une novice, cité in Une Mystique du XIX^{ème} siècle, Mère Thérèse Emmanuel, p. 124, 1901

■ 182 Une Mystique du XIX^{ème} siècle, Mère Thérèse Emmanuel, p. 117, 1901

Comme un arbre dont les racines plongent dans le Christ

« L'unité d'esprit » est importante pour Marie Eugénie qui souhaite qu'on s'entende sur le règlement, qu'on le comprenne de la même manière afin de vivre « dans le même esprit, dans les mêmes coutumes, de sorte que toutes soient en fidèle union avec le centre »¹⁸³. Dans un Chapitre de 1891, après avoir rappelé les grandes lignes de cet esprit, elle recommande aux sœurs de « garder entre elles ce lien fraternel si puissant, ce resserrement des cœurs dans l'unité », considérant que le Seigneur est « un lien doux et fort » qui les maintient unies.

Plusieurs épreuves sont pourtant venues ébranler ce désir d'unité : le départ de l'abbé Combalot, l'affaire Véron, les difficultés liées à la fondation du Cap... Thérèse Emmanuel elle-même, en 1849, fut tentée par un nouveau projet de fondation de l'abbé Combalot, les Religieuses contemplatives du Verbe Incarné. Cela ne l'empêcha pas d'être, par la suite, un grand soutien auprès de Marie Eugénie.

Au moment de la fondation de Richmond, en 1850, alors que des novices du cru commencent à arriver, certaines personnes évoquent l'idée d'un noviciat anglais pour faciliter l'entrée de jeunes filles dans la Congrégation. Marie Eugénie résiste à cette idée : « dans l'ordre de mes devoirs et pour le vrai développement à venir de la Congrégation, l'unité d'esprit passe bien avant l'extension présente en quelque lieu et par quelque personne que ce soit »¹⁸⁴. L'avenir est en jeu : « Nous sommes obligées de voir l'avenir plus que le présent, or il n'y a d'avenir pour la Congrégation que si nous avons des sujets extrêmement bien formés et remplis de l'esprit de l'unité »¹⁸⁵.



Elle insiste : « je tiens à ce que toutes prennent dans l'unité d'un même centre l'esprit avec lequel elles doivent travailler un jour ».

Elle reviendra sur la nécessité de passer par la maison-mère¹⁸⁶ lorsque la famille de la jeune Amy Howly, cousine de Thérèse Emmanuel, refusera l'idée d'un noviciat à Paris¹⁸⁷. Rien ne lui « paraît plus important » que ce Noviciat commun, « surtout tant que nous sommes si peu nombreuses. »¹⁸⁸

On n'ouvrira qu'un postulat en Angleterre, Thérèse Emmanuel se rangeant du côté de Marie Eugénie : « Si vous saviez comme j'ai soif d'unité avec vous, et comme je crains le moindre nuage (...) qui s'élèverait entre vous et moi ! »¹⁸⁹. À l'une de ses novices, Thérèse Emmanuel écrit au sujet de Richmond : « Il est impossible que nous ayons plus d'unité avec vous toutes (...) la racine de notre vie plonge dans la terre de Paris, et c'est là qu'elle prend les énergies que nous manifestons ici. »¹⁹⁰

Un autre événement est emblématique de la lutte pour l'unité. En octobre 1885, Sœur Marie de la Nativité, Supérieure de Cannes, quitte la Congrégation dans des circonstances complexes. Les aléas de ce départ¹⁹¹ provoquent une grave crise entre le Père Picard et la supérieure du Petit Couvent d'Auteuil, Sœur Louise Eugénie. En effet, après de nombreux rebondissements, la supérieure a remis à Marie de la Nativité des lettres qu'elle réclamait, malgré l'interdiction du Père Picard. Ce dernier y voit un acte de désobéissance et prononce l'interdit sur le Petit Couvent, le 2 janvier 1886 : retrait de la présence du Saint Sacrement et de l'aumônier.

■ 183 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 3 septembre 1876

■ 184 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°312, 18 novembre 1850

■ 185 Ibidem

■ 186 Cf. Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°312, 18 novembre 1850

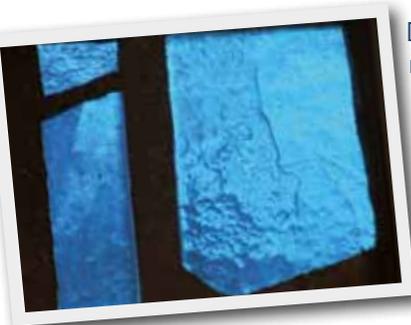
■ 187 Les Origines de l'Assomption III (Ed. 1900), p.257

■ 188 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°315, 16 décembre 1850

■ 189 Les Origines de l'Assomption III (Ed. 1900), p.260

■ 190 Les Origines de l'Assomption III (Ed. 1900), pp.217-218

■ 191 Cf. Partage Auteuil n°12, pp.27-37



De Cannes, où elle se repose, Marie Eugénie écrit au Père Picard à plusieurs reprises, exprimant sa disponibilité, faisant amende honorable des erreurs commises mais posant clairement la question du gouvernement¹⁹².

À son retour, la situation est tendue avec le Père Picard et avec quelques-unes des sœurs. Mgr d'Hulst, informé de la situation, juge la Congrégation « lasse de sa Supérieure Générale »¹⁹³ et sollicite la convocation d'un Chapitre Général que Marie Eugénie elle-même désire : « Je suis à la disposition de ma Congrégation, dans un sens comme dans l'autre »¹⁹⁴. Même si Mgr d'Hulst nuance son jugement après une visite à Auteuil, Marie Eugénie, sûre que « rien ne peut se rétablir que par la charité »¹⁹⁵, maintient la nécessité du Chapitre qui permettra de voir « toutes ensemble ce qu'il y a de mieux pour la Congrégation »¹⁹⁶. Thérèse Emmanuel fait preuve d'une amitié indéfectible : « Je souffre avec

*vous, chère Mère, et de ce qui vous fait souffrir et je viens vous le dire dans l'union de cœur qui existe entre nous »*¹⁹⁷.

Accablée par la souffrance que l'on impose à la fondatrice, elle s'incline devant son attitude, « profondément édifiée et touchée de la patience, l'humilité et l'amour de son cœur », qu'elle reçoit comme « une grande leçon »¹⁹⁸. Écho à l'expérience de Marie Eugénie qui vit une forme de Passion : « il faut porter les croix avec amour et par amour, cela donne une certaine joie et me soutient »¹⁹⁹. Cette ultime épreuve scelle l'union des deux cœurs²⁰⁰ et c'est Marie Eugénie qui rassure Thérèse Emmanuel : « Si on a voulu ma démission, on ne la veut plus, le Chapitre y serait très opposé (...) Ne vous angoissez pas ; beaucoup de choses tourneront à notre bien... »²⁰¹.

« Mettons-nous sous le regard de Dieu et rendons-nous dignes de faire sa volonté et de recevoir sa lumière »²⁰² : C'est ainsi que la Supérieure Générale ouvre le Chapitre Spécial qui voit l'unité renforcée et les relations avec les Pères clarifiées, même s'il faut un peu de temps pour dissiper les nuages avec le Père Picard.

Ensemble, Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel ont appris à dépendre de Dieu : « A qui se fier dans nos affaires. Les hommes manquent mais Dieu nous reste »²⁰³, lui seul est capable de donner une espérance immense et vaillante. « Il peut agir librement. Nous sommes appuyées sur le plus grand secours en étant appuyées sur Lui. »²⁰⁴

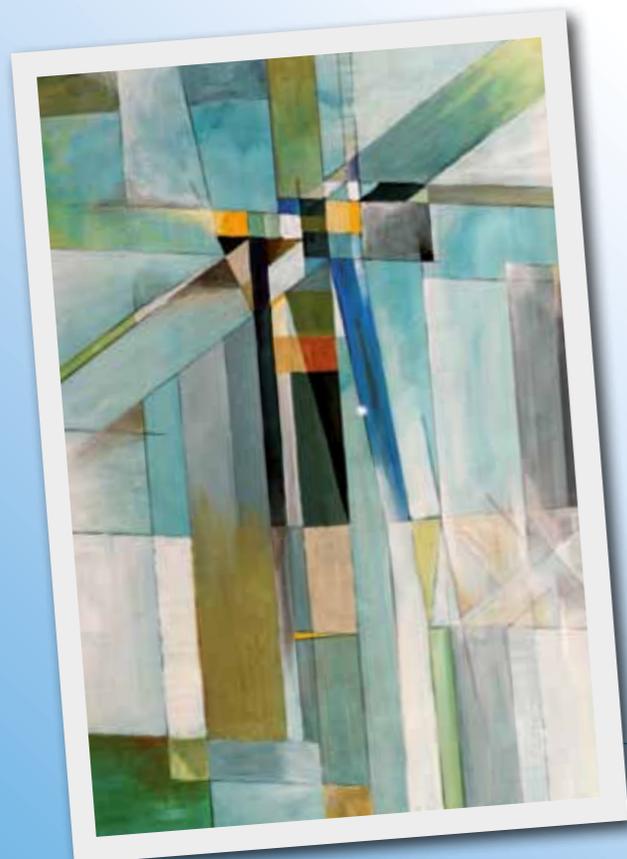


■ 192 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père Picard, n°11652, 27 janvier 1886
 ■ 193 Marie Eugénie, Lettre au Père Picard, n°11676, 1^{er} mars 1886
 ■ 194 Ibidem
 ■ 195 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1089, 2 mars 1886
 ■ 196 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1094, 12 mars 1886

■ 197 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 8 mars 1886
 ■ 198 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 15 mars 1886
 ■ 199 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1095, 13 mars 1886
 ■ 200 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 11 mars 1886
 ■ 201 Marie Eugénie, Lettre à Thérèse Emmanuel, n°1097, 23 mars 1886
 ■ 202 Cf. Partage Auteuil n°34, pp.36-38

■ 203 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 19 avril 1886
 ■ 204 Thérèse Emmanuel, Lettre à Marie Eugénie, 6 janvier 1887

« Selon l'ardent désir que vous avez imprimé dans mon cœur... »



Femmes de foi, Marie Eugénie et Thérèse Emmanuel ont puisé la force d'avancer à la source de leur relation au Christ, recevant de Lui le don de persévérance dans les épreuves.

Très tôt, l'âme de Thérèse Emmanuel est saisie par la vie mystique ; sa conscience de la grandeur de Dieu et de son extrême petitesse la fait passer souvent de la révolte à l'abandon. Un jour, devant son trouble, l'abbé Combalot la relève de tout vœu mais elle se sent mal dans sa liberté : « *Je fis tout pour la remettre, dit Marie Eugénie, j'y passais des heures, je priais..., j'osai lui faire faire le vœu de se consacrer à la gloire de Dieu et de ne choisir un état de vie que par ce motif. La paix, la ferveur revinrent avec cet acte de générosité et depuis, je l'ai toujours dirigée moi-même...* »²⁰⁵ Malgré son attention à Thérèse Emmanuel, elle ne sait pas trop comment accompagner cette intense vie spirituelle, si différente de la sienne :

■ 205 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1571, sans date

« *Ce don de Dieu qui est au fond de mon cœur, qui agit et se développe dans nos âmes, voilà ce que j'admire, ce que j'aime tant à contempler, ce dont je me réjouis, espérant que je le possède, ou plutôt que j'en suis possédée.* »

Marie Eugénie

Lettre au Père d'Alzon, 16 septembre 1842, Lettre 1561

« *Dieu lui donna une sorte d'oraison que je ne connaissais pas et j'étais portée à me méfier un peu de son imagination. Cependant il ne fallait pas lui ôter la foi à la conduite de Dieu sur elle : d'une petite résistance, elle serait passée à un grand trouble* »²⁰⁶.

À Noël 1840, alors que les sœurs s'étaient rendues pour la messe de minuit à la chapelle de la Visitation, Thérèse Emmanuel reçoit la grâce du

■ 206 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1571, sans date

Sanctus : « *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth !* » Elle entend résonner cette parole dans son cœur pendant toute la messe et la laisse agir en elle ; elle sera gravée dans son anneau au moment de sa profession. Il lui semble en même temps que son âme doit être « *comme une étable vide, dénudée, battue par tous les vents, qui doit se dépouiller pour que Jésus prenne naissance en elle* »²⁰⁷.

Un jour d'août 1843, Thérèse Emmanuel confie à Marie Eugénie qu'étant seule à l'adoration, elle avait été comme renversée intérieurement à la vue de Jésus Christ qui lui disait : « *ma vie est crucifiée, je veux mettre ma vie en toi* ». En 1844, elle passe tout le carême sans rien prendre, simplement un peu de thé, le soir, ou la moitié d'une pomme cuite, selon ce que Dieu lui avait annoncé.

Si elle veut être « *ouverte au libre passage de Dieu* » qui est pour elle « *comme l'air pénétrant entourant toute chose* »²⁰⁸, elle n'en éprouve pas moins une forte résistance et des doutes profonds. Marie Eugénie reste démunie : « *Que me conseillez-vous de faire pour elle ? Dites-moi votre avis, elle se reposera sur le mien* »²⁰⁹, écrit-elle au Père d'Alzon.

■ 207 Thérèse Emmanuel, Cahiers manuscrits, Noël 1840

■ 208 Thérèse Emmanuel, Cahiers manuscrits, 28 juin 1842

■ 209 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1571, sans date

À plusieurs reprises, reconnaissant la beauté de son âme, elle s'ouvrira à lui de ce qui arrive à Thérèse Emmanuel, pour un discernement plus juste²¹⁰.

En janvier 1846, ayant du mal à se convaincre que l'imagination n'est pour rien dans ses états, elle conseille à Thérèse Emmanuel d'écrire elle-même au Père d'Alzon qui authentifie son expérience²¹¹. Mgr Gay l'accompagnera pendant 40 ans, encourageant son chemin de sainteté : «*Votre vie intérieure consiste à dire à Dieu continuellement : Amen ! et si, ce que j'espère, la sainte grâce de Notre Seigneur vous mène à y ajouter Alléluia ! votre vie, déjà bonne, sera devenue parfaite.* »²¹²

De l'appel à laisser le Christ « *imprimer ses souffrances en son âme* » à ces paroles qui retentissent parfois lorsqu'elle communie – « *c'est moi qui suis en toi* », Thérèse Emmanuel ne cesse d'abandonner sa propre humanité à la présence du Christ en elle, devenant elle-même « Emmanuel », « Dieu avec nous ». Mystère d'un Dieu qui se livre à travers une femme fragile : « *Je t'ai appelée de mon nom, parce que je veux que mon être soit en toi, que ce soit moi qui vive en toi* »²¹³.



■ 210 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°2079, 9 juin 1844
■ 211 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 28 janvier 1846
■ 212 Mgr Gay, Lettre à Thérèse Emmanuel, cité in Une Mystique du XIX^{ème} siècle, Thérèse Emmanuel, p.147
■ 213 Cité in Une Mystique du XIX^{ème} siècle, Thérèse Emmanuel, pp. 56-57

■ 214 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 21 décembre 1855
■ 215 Marie Eugénie, Notes Intimes n°188/01, 25 mars 1843
■ 216 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°1590, 28 août 1843



Marie Eugénie, de son côté, invite les sœurs à chercher le mystère du Seigneur qui donne sa couleur spécifique à leur vie spirituelle : « *ce qui importe beaucoup, c'est que vous viviez de la vie intérieure dans l'un ou l'autre de ces mystères* »²¹⁴. Pour sa part, le mystère de l'Incarnation la mobilise tout entière : « *Ô mon Dieu (...), selon l'espérance et l'ardent désir que vous avez imprimés dans mon cœur, je m'offre à vous pour être à jamais une dépendance, et une appartenance à votre Incarnation sacrée* »²¹⁵. Elle le place au fondement de l'esprit de l'Assomption et de son dynamisme apostolique : « *Je crois que nous sommes appelées à honorer le mystère de l'Incarnation et la personne sacrée de Jésus Christ, ainsi que l'adhérence de la très Sainte Vierge*

■ 217 Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, n°3174, 2 mars 1868
■ 218 Marie Eugénie, Notes Intimes n°156/01, 26 avril 1840
■ 219 Marie Eugénie, Notes Intimes n°168/01, février 1841
■ 220 Cf. Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 10 mars 1878

à Jésus Christ : *c'est là même ce qui domine nos vœux sur l'éducation.* »²¹⁶ Nous l'avons vu, elle en fera même le but, le cachet de l'œuvre qu'elle fonde.

Elle trouve dans le Christ l'appui dont elle a besoin pour se maintenir dans une conduite droite. Quand les scrupules ou les élans d'affectivité obstruent son regard, elle se fait « *une boussole des plus simples et incontestables paroles de l'Évangile* »²¹⁷.

Elle souhaite « *garder sa joie par la fidélité intérieure à Jésus Christ et la confiance en lui* », et mieux apprécier « *le grand trésor* » qu'elle a en lui²¹⁸ pour « *porter la ressemblance de l'Homme Dieu...* »²¹⁹, qui fut le modèle présidant à la création de l'homme²²⁰.

Avec réalisme, elle estime que « *c'est à Lui Dieu de former en nous la ressemblance de Jésus Christ* »²²¹ tout au long de notre existence car ce n'est pas possible pour l'homme seul²²², « *aucune créature n'arrive à retracer complètement l'idéal divin...* »²²³ Pour elle, la vocation de l'homme, et en particulier, la vocation religieuse, est un chemin constant vers cette ressemblance²²⁴.

■ 221 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 3^{ème} dimanche de l'Avent, sans date
■ 222 Cf. Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 19 novembre 1871
■ 223 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 18 avril 1890
■ 224 Cf. Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 12 octobre 1883

Elle rappelle d'ailleurs souvent que Dieu habite en l'homme, lequel doit rayonner de cette présence cachée en lui, qui le marque de son empreinte²²⁵.

Sur un chemin qui passe de l'imitation à l'union, par le moyen de la contemplation, nous sommes comme des peintres qui doivent mettre toute leur attention dans l'observation du modèle pour devenir « un autre Jésus Christ »²²⁶.

Elle revient souvent à l'idée que Dieu se plait en chaque homme²²⁷, qu'il est au fond de l'âme « comme un soleil resplendissant à travers un cristal »²²⁸ et que ses rayons doivent la pénétrer sans qu'un voile les recouvre.

Elle évoque à plusieurs reprises l'image du cierge, la cire de l'homme et celle de Dieu se mêlant pour n'en faire plus qu'une²²⁹. La vie spirituelle et l'union à Dieu, en son Fils Jésus Christ, ouvrent pour elle sur un processus permanent de transformation : « je sens le besoin de faire un renouvellement complet en moi-même »²³⁰.

« Si la Soeur qui peint, quand elle fait un tableau, regardait en l'air au lieu de regarder son modèle, si elle ne le regardait que de loin et d'une manière vague et générale, elle ne ferait rien de ressemblant. De même, pour connaître Notre Seigneur et pour former en nous sa divine ressemblance, il faut s'approcher de lui et s'appliquer à lui... »

Marie Eugénie
Instruction de Chapitre, 10 mars 1877

Le chemin de sainteté de Marie Eugénie se dessine à travers ce désir de ressemblance qui transfigure son humanité. Son âme, marquée par la force, la persévérance et l'audace entreprenantes, mais aussi par les questions, la sensibilité et la conscience de ses limites, trouvera sa destination finale dans ce projet de la fin de sa vie : « Je n'ai plus qu'à être bonne, maintenant »²³¹.



■ 225 Cf. Marie Eugénie, Lettre au Père d'Alzon, 16 septembre 1842, Lettre 1561
■ 226 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 23 février 1873
■ 227 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 1^{er} décembre 1889 :
« Il n'y a pas de tabernacle où Dieu se plaise autant qu'en l'âme humaine »

■ 228 Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 21 décembre 1879
■ 229 Cf. Marie Eugénie, Instruction de Chapitre, 21 janvier 1872
■ 230 Marie Eugénie, Notes Intimes n°227/01, Grande retraite 1867

■ 231 Cf. Les Origines de l'Assomption IV (Ed. 1902), p.501



Une œuvre à continuer

Au cours du Chapitre Général de 1894, tournant décisif dans sa propre histoire et celle de la Congrégation, Marie Eugénie a exposé, « dans la plénitude de ses lumières et de sa sagesse » selon Sœur Marie Marguerite, son désir d'avoir une Vicairie Générale pour la seconder, déposant ainsi le fardeau qu'elle portait depuis 55 ans : « Je suis vieille, les années me pèsent, j'ai besoin d'avoir auprès de moi une Mère pour m'aider ».

L'abbé Odelin, Président du Chapitre, l'a invitée à employer ce repos mérité pour « donner la dernière empreinte à l'œuvre que Dieu lui a confiée », son rôle unique étant désormais « d'aimer ses filles ». Sœur Marie Marguerite, Assistante Générale de Sœur Marie Célestine qui fut élue Vicairie, écrit le 9 septembre 1894 à la Congrégation en soulignant l'union, « le seul et même ardent désir du bien qui unissait les capitulantes (...) pour affermir l'avenir de l'Assomption en restant fidèles à son passé. »

Quatre ans plus tard, le 10 mars 1898, Marie Eugénie rend son dernier souffle après un long chemin de dépouillement. Lorsque Marie Célestine convoque le Chapitre Général, elle écrit : « On ne remplace jamais une Fondatrice, mais oui, un successeur pour continuer l'œuvre qu'elle a laissée derrière elle. Tels ont dû être les sentiments des Apôtres et Disciples, appelés à nommer un successeur à Saint Pierre, cette tête donnée par Jésus Christ lui-même à son Église (...) De même pour nous, nous en avons la douce confiance, Notre Mère, cette Fondatrice choisie par Notre Seigneur pour notre Congrégation, vivra à travers toutes celles qui seront appelées à nous gouverner... »²³²

■ 232 Partage Auteuil n°34, pp.39-43

Qui était le pilote au long de ces soixante années ? On pourrait dire qu'il y en avait deux, nos deux Mères... Ou bien se sont-elles laissées guider par l'unique pilote, celui qui est à la fois le vaisseau, le but et la boussole ?

C'est à elles deux, à chacune de leurs sœurs et au Christ lui-même, que Thérèse Emmanuel rendait hommage lorsqu'elle écrivait, dans une instruction aux novices : « Le pilote qui conduit un vaisseau tient toujours les yeux fixés sur la boussole, pour pouvoir diriger le navire ; il ne s'inquiète ni des nuages, ni du vent ; il met toute son attention à se tenir dans la position qu'il doit garder pour arriver au but du voyage, parce que la vie de tous les passagers dépend de la direction qu'il donne à son navire. Si nous voulons arriver au ciel, il faut avoir une idée fixe, rapporter tout à ce but et faire servir tout ce que nous faisons à notre sanctification. »²³³



■ 233 Thérèse Emmanuel, Instructions aux novices, vol. 1, p.207

Glossaire

Abbaye aux Bois

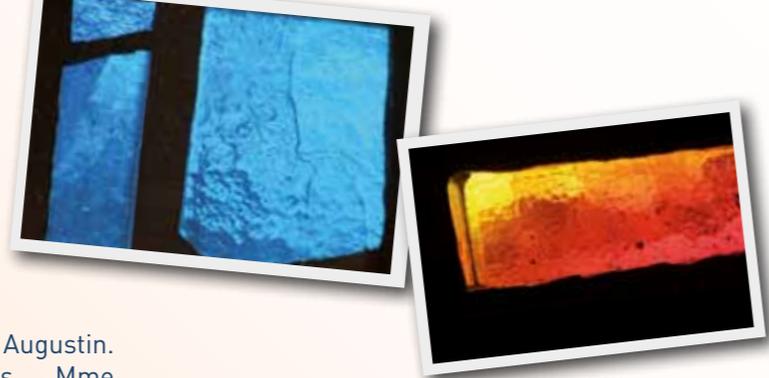
Couvent des Chanoinesses de Saint Augustin. Haut-lieu de rencontres littéraires. Mme Récamier y tenait salon et recevait les visites de Chateaubriand, Lamartine et Balzac.

Monseigneur Denis Auguste Affre (1793-1848)

Vicaire général de Paris au moment de la fondation. Devenu archevêque de Paris, il donne l'habit aux premières sœurs le 14 août 1840. Il meurt sous les balles, dans une tentative de conciliation, pendant la Révolution de 1848.

Père Emmanuel d'Alzon (1810-1880)

Prêtre en 1834. Vicaire général à Nîmes en 1835. Fondateur des Augustins de l'Assomption en 1845 et des Oblates de l'Assomption en 1865. En 1841, il devient conseiller de Marie Eugénie puis son directeur spirituel. Leur correspondance est un précieux témoignage pour l'histoire de notre Congrégation.



Animadversiones

Terme latin qui désigne les remarques faites par les autorités romaines sur les Constitutions des Congrégations en vue de leur approbation.

François René de Chateaubriand (1768-1848)

Écrivain et homme politique français. Il a publié en 1802 *Le Génie du Christianisme* et *René*, deux œuvres importantes pour le développement du romantisme.

Abbé Théodore Combalot (1797-1873)

Prêtre en 1820. Disciple de Lamennais dont il se sépare au moment de sa condamnation. Après un pèlerinage à Sainte Anne d'Auray en 1825, il porte le projet de fondation d'une Congrégation religieuse. Il a tenté un premier essai infructueux avec deux de ses sœurs.

Monseigneur Jean Alexis Gaume (1797-1869)

Ami de l'abbé Combalot. Confesseur d'Anne Eugénie chez les Bénédictines du Saint Sacrement (1837-1838). Supérieur ecclésiastique de la Congrégation après l'abbé Gros, de 1843 à 1849. Il reçoit les vœux perpétuels des premières sœurs.

Félicité de Genlis (1746-1830)

Femme de Lettres, elle a été chargée de l'éducation du futur Louis-Philippe. Elle a écrit plus de 80 ouvrages historiques.

Abbé Jean Nicaise Gros (1794-1857)

Vicaire général de Paris sous Monseigneur Affre. Supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption après le départ de l'abbé Combalot, de 1841 à 1843. Évêque de Versailles à partir de 1844.

Père Henri Dominique Lacordaire (1802-1861)

Disciple de Lamennais (dont il se sépare avant sa condamnation) et son collaborateur au journal *L'Avenir*. Prêtre en 1827, il reçoit l'habit dominicain en avril 1839, à Rome. Par la suite, il rétablit en France l'Ordre des Frères Prêcheurs. Après leur première rencontre en 1836, Marie Eugénie reste en relation avec lui tout en s'éloignant parfois de ses idées sur la vie religieuse.



Textes : Sr Cathy Jones, Sr Katrin Goris, Sr Véronique Thiébaud, Religieuses de l'Assomption

Illustrations : documents d'archives et vitraux de la Chapelle d'Auteuil

Photographies : Sr Eglé Toma Gailünaitė

Fotolia.com p. 22/23 Fotoforfun, p. 40/41 Bitte, p.66/67 Jesus Arias, p. 90 Clivewa p. 7 Sean Curtin, p.10 <http://paris1900.lartnouveau.com> p. 27 Getty Images

Supervision : Sr Thérèse Maylis Toujouse, Archiviste

Maison Générale des Religieuses de l'Assomption
17 rue de l'Assomption - 75016 Paris
<http://www.assumpta.org>

© 2016 - Tous droits réservés
Reproduction et réimpression interdite





Maison Générale des Religieuses de l'Assomption
17 rue de l'Assomption
75016 Paris

www.assumpta.org